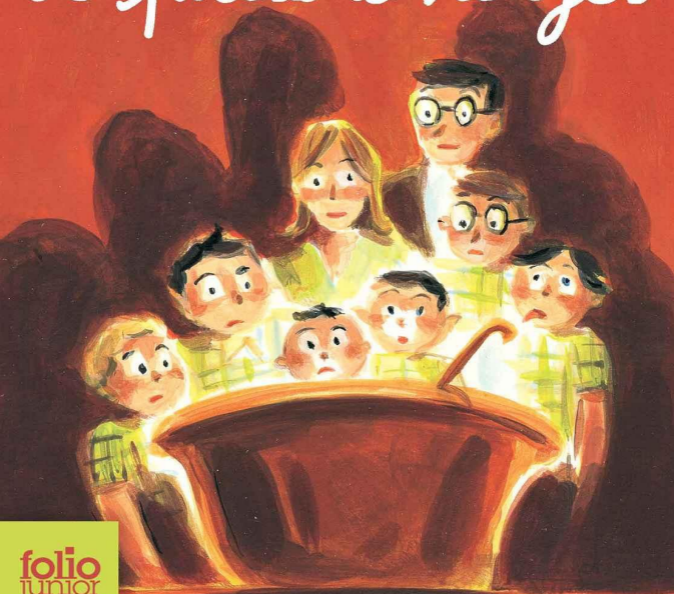


Jean-Philippe Arrou-Vignod

La soupe de poissons rouges



folio
junior

folio
junior

Jean-Philippe Arrou-Vignod

La soupe de poissons rouges

Illustrations de Dominique Corbasson



Gallimard Jeunesse

La famille des Jean-Quelque-Chose

1. L'Omelette au sucre
2. Le Camembert volant
3. La Soupe de poissons rouges
4. Des vacances en chocolat

*Pour le gang de Puichéric,
affectueusement.*

Sommaire

Couverture

Titre

Histoire des Jean-Quelque-Chose

Dédicace

Photo de famille

La rentrée des classes

La pendaison de crémière

À la plage

La colline aux Castors

Le piège alsacien

Le jeu des métiers

La carabine à patate

La boum

Le secret de Jean-A.

La soupe de poissons rouges

L'Auteur

L'Illustratrice

Présentation

Dans la même collection

Copyright

Achévé de numériser



Photo de famille

– Cette fois, a dit maman, ça va vraiment barder.

Depuis une semaine au moins, tout était prêt. On avait fait nos cartables, on avait plié au pied du lit les vêtements qu'on allait mettre, on avait établi le

tour de passage à la salle de bains et mis à sonner trois réveils au lieu d'un.

La veille, maman nous avait même rassemblés pour donner les dernières consignes.

– Pas question d'être en retard un jour comme celui-là, elle a dit. Les grands, je compte sur vous pour aider les moyens...

– Moi, j'aide pas les bananes, a décrété Jean-A.

– Les moyens, je compte sur vous pour obéir aux grands...

– Banane toi-même, a répondu Jean-C.

– Tu veux une tarte ? j'ai dit.

– Essaie un peu, a fait Jean-D.

– Les petits, a continué maman, je compte sur vous pour être sages...

– Ze suis pas une banane ! a zozoté Jean-E.

– Ouin ! a crié le bébé Jean-F.

– Et surtout : défense absolue de vous disputer ! a conclu maman. Est-ce que c'est bien compris ?

– Oui, oui ! on s'est tous écrié en chœur.

– Je rappelle, avait précisé papa en nous dévisageant tour à tour, qu'il existe une excellente pension pour les enfants de troupe...

– Tout va bien se passer, chéri, l'avait rassuré maman. Il suffit d'un peu d'organisation.

Mais dans une famille comme la nôtre, rien ne se passe jamais bien. Même

quand on a une mère très organisée et un père qui sait tout faire de ses dix doigts.

Sur la photo qu'a prise papa ce jour-là, on pose en rang d'oignons tous les six, par ordre de taille, à la façon des frères Dalton.

Dans l'album où il l'a collée, papa a écrit : « Toulon, septembre 1969 : une joyeuse rentrée des classes. » Vu la tête qu'on fait tous, c'est un drôle de titre. Surtout papa, d'ailleurs, parce qu'il a voulu tester son nouveau retardateur juste ce jour-là pour être aussi sur la photo.

Papa est très fort comme médecin. Mais bizarrement, les objets ne veulent jamais marcher avec lui. Quand

l'appareil photo s'est enfin déclenché pour de bon, papa était en train de pousser un juron tellement retentissant qu'on peut presque l'entendre encore en tournant les pages de l'album.

Maman nous avait commandé nos vêtements de rentrée dans le catalogue de La Famille Moderne : chacun la même chemisette et le même bermuda qui gratte, pour éviter les histoires, mais dans des tailles différentes, bien sûr.

– C'est une tenue très à la mode et parfaitement adaptée au climat, avait-elle dit devant nos protestations. Idéal pour une rentrée !

Déjà que papy Jean, mon grand-père, nous appelle pour rire « le gang des

oreilles décollées » ! On avait vraiment l'air fin sur cette photo, habillés tous pareil dans nos chemisettes à carreaux nulles de La Famille Moderne...

Le plus à droite, c'est Jean-A., l'aîné, alias Jean-Ai-Marre parce qu'il râle tout le temps. Jean-A. porte des lunettes et déteste être pris en photo, surtout en bermuda. Sur celle-là, il fait une grimace tellement atroce que si jamais on la montre plus tard, il ne pourra jamais trouver de fiancée. Il a beau dire qu'il s'en fiche et qu'il déteste les filles, ça ne fait jamais plaisir.

À côté, c'est moi : Jean-B., dit James Bond.

Enfin, pas exactement. Plutôt Jean-B., dit Jean-Bon, parce que j'adore manger

et que je suis un peu rondouillard... Du moins c'est ce que prétend Jean-A., mais c'est juste qu'il est jaloux : moi, plus tard, je serai agent secret alors que lui, forcément, avec ses lunettes, il sera recalé aux tests sportifs.



Jean-A. et moi, on est les grands. Ceux sur qui tout retombe : les responsabilités, les corvées et les punitions.

Le troisième, c'est Jean-C., huit ans, surnommé Jean-C-Rien, le roi des étourdis. Sur la photo, en fait, on voit juste son épi qui dépasse derrière la couverture de *On a marché sur la lune*.

Depuis qu'il a découvert les bandes dessinées cet été, Jean-C. est plus distrait que jamais. Impossible de le sortir de ses Tintin, même pour une photo de rentrée. Il passe toutes ses journées une BD à la main. Là, c'est dans la main gauche qu'il tient son Tintin, parce que de la droite, il est occupé à coller une torgnole à Jean-D. qui veut le lui arracher.

Jean-D., c'est Jean-Dégâts, six ans, le casse-cou de la famille. À cause de la

torgnole de Jean-C., il a les yeux fermés sur la photo.

Pour finir, il y a les petits. Jean-E., alias Zean-Euh parce qu'il zozote tout le temps, et puis le bébé Jean-F., surnommé Jean-Fracas. Bien sûr, eux, ils ne vont pas à l'école, ils sont encore trop petits, mais maman leur a aussi acheté la même chemisette à carreaux et le même bermuda qui gratte, histoire qu'ils ne se sentent pas exclus.

Pour la photo, Jean-E. a voulu tenir Jean-F. dans ses bras. Jean-F. en a profité pour faire dans ses couches, c'est pourquoi on voit Jean-E. qui se pince le nez et Jean-F., vexé, qui hurle à pleins poumons.

– *Cheese* ! a lancé papa en prenant

place derrière nous. Souriez, les enfants : le petit oiseau va sortir !

– Qu'est-ce que ça veut dire, *tseeze* ? a zozoté Jean-E.

– C'est du latin, banane, a fait Jean-A.

– Pas du tout, j'ai dit. Ça veut dire « marmelade » en anglais.

– Maman, Jean-D. veut me voler mor Tintin ! a crié Jean-C. en lui collant une beigne.

– Il n'est pas qu'à toi, d'abord ! a protesté Jean-D. en ripostant.

– Chéri, pourquoi le flash ne s'est-il pas déclenché ? a demandé maman qui ne connaît rien à la technique.

– Si je tenais le photographe de malheur qui m'a vendu ce fichu

appareil... ! a explosé papa.

– Maman, il faut vraiment sanzer Zean-F. ! a zozoté Jean-E. en se bouchant le nez.

– Ouin ! a hurlé Jean-F.

– Répète un peu ce que tu as dit sur ma chemisette pourrie ? a fait Jean-A.

– Je frappe pas ceux qui ont des lunettes, j'ai dit.

– Cette fois, les enfants, ça va vraiment barder ! a averti maman.

Clic ! C'est à ce moment précis que l'appareil s'est déclenché.

Pour une joyeuse rentrée, c'était plutôt mal parti.



La rentrée des classes

Il faut dire que cette rentrée des classes n'était pas comme les autres.

D'abord, parce que c'était la première que nous faisons à Toulon. Ensuite, parce que je quittais le primaire pour entrer en 6^e.

« Tu vas voir, m'avait averti Jean-A. Les profs, en 6^e, sont archisévères. J'ai un copain qui a écopé de quarante-neuf heures de colle juste parce qu'il avait fait tomber sa règle en cours de maths ! Fini de rigoler, c'est plus comme en primaire. Je te préviens, M. Martel, à côté des profs que tu risques d'avoir, c'est un papa gâteau... »

M. Martel, c'est le maître qu'on a eu tous les deux en CM2. Il suffisait qu'il prononce votre prénom pour que vous sentiez vos orteils se rétracter dans vos chaussures.

– J'ai un autre copain, en 6^e, a continué Jean-A. d'une voix lugubre, il a eu tellement de lignes à copier qu'il a eu

une crampe de la main et qu'il a fallu l'amputer.

– Qu'est-ce qu'il avait fait pour être puni ? j'ai demandé en déglutissant avec peine.

– Pas fini son assiette de gratin à la cantine...

Cette fois, je me suis étranglé.

– Tu rigoles ?

Jean-A a eu un ricanement sinistre. Est-ce qu'il exagérait ? On était dans le noir, couchés l'un au-dessus de l'autre dans nos lits superposés et je ne pouvais pas voir la tête qu'il faisait.

– Et encore, je ne te dis pas tout pour que tu n'aies pas trop la pétoche demain, il a ajouté.

– Je te crois pas. C'est toi qui as la

trouille, en fait.

– La trouille ? Laisse-moi rire !

– Parce qu'on a quitté Cherbourg et que t'as perdu tous tes copains.

– J'ai pas besoin de copains pour te flanquer une rouste.

– Descends un peu pour voir, j'ai dit.

Mais c'était la veille de la rentrée, il était tard, alors on n'a pas bougé de nos lits superposés.

– De toute façon, a ricané Jean-A. dans sa barbe, nous, les 4^e, on massacre les petits 6^e à chaque récré !

Même si je ne le croyais qu'à moitié, je n'en menais pas large ce matin-là.

Toute la nuit, j'avais fait le même

cauchemar : j'étais dans la cour, avec mon cartable sur le dos, le directeur faisait l'appel et, au moment où il prononçait mon nom, je m'apercevais que j'avais gardé sur moi mon pantalon de pyjama.

– En route, mauvaise troupe ! a plaisanté papa quand ça a été le moment de partir.

Ça n'a fait rire personne. On avait l'air fin, tous habillés pareil, dans notre vieille 404 familiale. Maman et les petits étaient restés sur le perron et ils agitaient la main vers nous comme si on partait en expédition au pays des réducteurs de têtes.

– Bon courage à tous ! a crié maman.

– Hein que moi aussi z'irai à l'école

l'année prochaine ? n'arrêterait pas de répéter Jean-E.

À part papa qui essayait de faire des blagues, personne n'a dit un mot de tout le trajet. Jean-D. finissait son petit déjeuner et Jean-C. relisait en cachette le Tintin qu'il avait glissé dans son cartable.

– Salut les minus, a fait Jean-A. quand ils sont sortis de voiture devant l'école primaire.

– Minus toi-même, a dit Jean-C.

Mais le cœur n'y était pas.

– Vous êtes sûrs que ça va aller, mes grands ? a demandé papa en nous déposant à notre tour. Pas la peine que je vous accompagne ?

– Non, non ! on a lancé d'une même voix.

En fait, je n'étais pas mécontent d'être avec Jean-A. J'avais les mains toutes moites et le cœur qui cognait quand on a franchi la grille principale du lycée Peiresc.

La cour était déjà remplie d'élèves. Rien que des garçons, mais pas un seul en bermuda anglais ni en chemisette à carreaux. Par malchance, maman devait être la seule mère de Toulon à connaître le catalogue de La Famille Moderne.

Les listes de classes étaient affichées sur des tableaux. On a voulu s'en approcher, mais impossible sans se faire

écrabouiller ou prendre un coup de coude dans l'œil.

– T'inquiète, a dit Jean-A. Ils vont faire l'appel.

– Hé ! les gars ! a lancé une voix derrière nous. Visez ces deux-là !

Le grand qui avait parlé mesurait au moins deux têtes de plus que Jean-A. et ses cheveux étaient plantés presque au ras de ses sourcils. Aussitôt, ses copains se sont approchés, formant un cercle autour de Jean-A. et moi en nous pointant du doigt.

– D'où vous venez, déguisés comme ça ? a rigolé le premier.

– Trop fort, les chemisettes à carreaux ! a renchéri le deuxième.

– Et les culottes anglaises ! a ricané le

troisième. Vous les avez volées dans un cirque ou c'est juste pour faire rire ?

– C'est quoi, votre nom, les nouveaux ? a demandé le quatrième. Les frères Barnum ?

– Je vous préviens, a dit Jean-A. en devenant tout rouge. Je fais du latin et j'ai chez moi un livre de karaté.

– Tu crois que tu nous fais peur, binoclard ? a demandé le grand.



Ils étaient une bonne douzaine, et nous à peine deux. Pour un premier contact, ça commençait mal. Jean-A. n'avait aucune chance contre le grand. Encore

moins contre toute la bande.

Déjà, le grand avait saisi Jean-A. par le col de sa chemisette nulle et le secouait comme un prunier.

À cet instant précis, un grand coup de sifflet a retenti dans la cour.

– Attention ! Voilà Godillot ! a lancé un garçon de la bande.

Le grand a lâché Jean-A. et le silence est tombé brusquement, comme si le surveillant général venait de siffler un penalty.

– Ouf ! j’ai murmuré.

– Dommage, tu veux dire ! a corrigé Jean-A. Juste au moment où j’allais lui faire ma prise secrète !

En vérité, il était blanc comme un linge. C’est ça qui est agaçant avec

Jean-A. Il veut toujours être le plus fort, même avec ses lunettes et sa chemisette nulle de La Famille Moderne.

– De toute façon, il a ajouté, j'ai pas besoin d'un petit 6^e pour me défendre.

J'ai failli répondre quelque chose de cinglant mais l'appel venait de commencer.

D'abord les 3^e, puis les 4^e. Chaque nom, lancé à pleins poumons par le surveillant général, faisait l'effet d'une balle explosive. Les élèves sursautaient l'un après l'autre, comme blessés à mort, puis rejoignaient leur classe, la tête basse, pour se ranger deux par deux devant leur professeur principal.

– À ce soir, banane, m'a soufflé Jean-

A. quand son tour est venu.

Et il s'est avancé d'un pas décidé.

Pas de chance : sa place était juste à côté du grand qui l'avait embêté tout à l'heure...

– Tiens tiens, comme on se retrouve ! a ricané le grand.

– Silence dans les rangs ! a hurlé Godillot.

Jean-A. a disparu avec sa classe et je suis resté seul dans la cour.

En attendant qu'on appelle mon nom, je n'en menais pas large. C'est bête, je sais, mais je cherchais des yeux François Archampaut, mon ancien meilleur copain.

Il devait être en train de faire sa

rentrée en 6^e, lui aussi, à Cherbourg. C'était notre première rentrée l'un sans l'autre, et de penser à ça m'a mis une grosse boule dans la gorge.

Comme je regrettais tout à coup ma vieille école de Cherbourg, M. Martel et sa petite bibliothèque au fond de la classe !

Quand papa, avant les grandes vacances, nous avait fait voter pour savoir qui voulait déménager et partir à Toulon, j'avais été le seul à dire non. Même le bébé Jean-F., alors qu'il n'a pas un poil sur le caillou, était d'accord pour quitter Cherbourg. Mais lui, il n'avait pas encore de copains, ni d'épicerie préférée où acheter ses

réglisses et son journal de Spirou, comme moi. Il n'était pas président d'un club de détectives, comme moi, ni capable de grimper sur la cuvette des toilettes pour regarder *Rintintin* chez le voisin d'en face...

La seule chose qui me consolait, c'était qu'on s'était promis de faire la même école d'agents secrets quand on serait grands, François Archampaut et moi. Il m'avait envoyé quelques messages pendant l'été, mais tellement bien codés que même Jean-A., qui fait du latin, n'avait pas pu m'aider à les déchiffrer.

Est-ce que François Archampaut s'était déjà trouvé un nouveau meilleur copain ? je me suis demandé en sentant

le trac grandir à mesure que l'instant approchait.

L'appel des 6^e avait commencé. La 6^e 1 d'abord, puis la 6^e 2. Les élèves qui se rangeaient avaient l'air de se connaître déjà du primaire et poussaient des cris de joie d'être ensemble.

Ça a continué comme ça jusqu'à la 6^e 5.

La dernière classe. Tout le monde avait été appelé maintenant. Sauf moi.

La 6^e 5 est montée derrière son professeur principal et je suis resté seul dans la cour où volaient au vent quelques feuilles mortes et des emballages vides de cartes Panini...

Avec mon gros cartable sur le dos et

ma chemisette nulle à carreaux.

En levant les yeux, j'ai aperçu dans l'encadrement d'une fenêtre le visage de Jean-A. qui me fixait avec stupeur, l'air de dire : « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

J'étais incapable de faire quoi que ce soit. Sauf de rester planté là, bras ballants, en me demandant pourquoi le ciel venait de me tomber sur la tête.

Sortant le nez de ses listes, le surveillant général m'a aperçu. « Comment ? Comment ? a-t-il répété », avant de fondre sur moi, les fers protégeant ses semelles jetant à chaque pas de dangereuses étincelles.

– Pourquoi diable n'êtes-vous pas dans votre classe, jeune homme ?

– Je n'ai pas été appelé, j'ai balbutié.

– Et quel est votre nom ?

Je le lui ai donné. Il a parcouru sa liste avant de pousser une exclamation de triomphe.

– Prénom : Jean-A. Vous êtes bien sur ma liste.

– Non. Moi, c'est Jean-B., ai-je corrigé timidement. Et j'entre en 6^e.

Il a levé les yeux au ciel.

– Quelle idée aussi d'appeler deux frères Jean-Quelque chose !

« Il y en a quatre autres », j'ai failli murmurer, mais j'ai senti que ce n'était pas le moment.

– Puisque c'est ainsi, je vous affecte en 6^e 5, a décrété le surveillant général.

Dépêchez-vous de rejoindre votre classe, jeune homme.

– Tout de suite, monsieur Godillot, j'ai dit avec soulagement. Merci.

Je m'éloignais déjà quand je me suis senti harponné par le haut de l'oreille.

– Pas si vite, jeune homme. Comment m'avez-vous appelé ?

– Euh... « Monsieur Godillot », j'ai répété sans comprendre. Pourquoi ?

– Ah ! je vois ! s'est exclamé le surveillant général. À peine arrivé et on fait la forte tête, hein ? Apprenez, jeune homme, que je m'appelle M. Soulié, avec « é » accent aigu à la fin.

J'ai ouvert la bouche pour tenter d'expliquer mon erreur, mais aucun son n'en est sorti.

– Maintenant, a continué M. Soulié, si vous préférez le stupide sobriquet dont vos camarades m'ont affublé, sachez qu'il vous en coûtera une heure de retenue. Vous passerez à mon bureau ce soir, avec votre nouveau carnet de correspondance. Félicitations, jeune homme : c'est ce qu'on appelle des débuts en fanfare !

Le reste de la journée est passé très vite, comme dans un brouillard.

Le soir, Jean-A. m'a rattrapé à la sortie. Il s'était déjà fait un nouveau copain : le grand avec qui il avait failli se battre dans la cour.

– Moi, c'est Grandrégis, il a dit en me

tendant la main. Décidément, ton frère et toi, vous êtes trop forts !

– Ah bon ? j’ai dit.

– Jean-A. m’a raconté : les lunettes qu’il a inventées pour voir à travers les jupes des filles... Tu sais quoi ? Il a promis qu’il me les prêterait.

– Des lunettes pour regarder à travers les jupes des filles ? j’ai répété en regardant Jean-A avec effarement. Première nouvelle !

– Mais le meilleur, c’est toi, a continué Grandrégis. Champion, mon vieux ! Une heure de colle avant même d’avoir fait ta rentrée, c’est le nouveau record de l’établissement. Peut-être même le record du monde, va savoir ! Et à mon avis, il n’est pas près d’être

battu...

C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à papa et maman, en rentrant à la maison, mais ils n'ont pas eu l'air aussi emballés par mon exploit que Grandrégis et ses copains.

J'ai eu beau leur jurer que tout le monde dans la cour appelait le surveillant général « Godillot », que j'avais cru que c'était son vrai nom, ils n'ont pas semblé convaincus.

Quant à Jean-A., dès le lendemain, il emmenait en cachette des vêtements de rechange dans son cartable.

– Pas question de retourner en classe avec cette chemisette pourrie et ce bermuda, il a expliqué en se changeant

dans une entrée d'immeuble pendant que je faisais le guet. Déjà que je suis le frère de l'Ennemi Public n° 1.

– Tu veux qu'il te mette un gnon, l'Ennemi Public n° 1 ? j'ai dit.

– Essaye un peu, banane, il a dit.

Et on a couru à fond de train pour ne pas être en retard dès le deuxième jour.





La pendaison de crémière

Après l'été chez papy Jean et mamie Jeannette, on s'était installés dans notre nouvelle maison.

C'est papa et maman qui l'avaient choisie tout seuls. Nous, on avait juste vu quelques photos. Elles étaient un peu floues, parce que papa avait voulu faire des photos d'art, alors on était impatients de la découvrir quand on est rentrés de vacances.

– Je vous préviens, c'est moi qui prends la plus grande chambre ! a décrété Jean-A. dans la voiture.

– Quand est-ce qu'on arrive ? geignait Jean-D. toutes les trente secondes.

– C'est moi que ze monterai le premier sur la balançoire ! zozotait Jean-E.

– Pourquoi ce serait toi qui aurais la plus grande chambre, d'abord ? râlait

Jean-C.

Le voyage avait été long et l'intérieur de la 404 familiale sentait les chips tièdes et la limonade renversée.

– J'ai faim... Quand est-ce qu'on arrive ?

– Enlève tes sales pieds de ma joue ou ça va saigner.

– Un peu de patience, les enfants, répétait maman.

– J'ai envie de vomir... Quand est-ce qu'on arrive ?

– Chérie, disait papa, je crois que je ne vais pas tarder à perdre mon calme.

– Moi, de toute façon, a ricané Jean-A., j'aurai la télé dans ma chambre et je m'enfermerai toute la journée pour la regarder.

– Et nous, alors ? j'ai protesté.

– Vous aurez juste le droit de regarder les émissions éducatives et religieuses.

– Elle est pas à toi, d'abord, la télé ! a riposté Jean-C. Elle est à tout le monde.

– Oui, mais elle sera dans ma chambre, a dit Jean-A. en se frottant les mains. Faudra payer, les minus.

– Payer ?

– Un franc pour *Zorro*. *Intervilles*, ce sera plus cher. Et 2,50 francs pour le western du mercredi soir.

– Maman ! Jean-A. fait rien qu'à vouloir monopoliser la télé ! a rapporté Jean-C.

– Inutile de vous disputer, a répondu maman. Je vous rappelle que nous

n'avons *pas* la télévision.

– Oui mais vous aviez promis qu'on en aurait une dans notre nouvelle maison ! a protesté Jean-A.

– C'est vrai, j'ai dit. Pourquoi on serait les seuls enfants de notre génération à être privés de *La Piste aux étoiles* ?

– En plus, a renchéri Jean-A., ce n'est pas bon d'élever des enfants en décalage avec leur époque. Ils l'ont dit à la télé !

– Justement, a conclu papa. C'est pour ne pas entendre des sottises pareilles qu'on n'a *pas* la télé.

On a vite compris que ce n'était pas le moment d'insister. La patience de papa s'était effilochée comme une vieille chaussette tout au long du voyage et il

était grand temps qu'on arrive.

– Chérie, il a ajouté, la prochaine fois que nous déciderons de faire un voyage en voiture tous les huit, rappelle-moi de me casser la jambe la veille, tu veux bien ?

Heureusement, les déménageurs étaient passés quelques jours plus tôt. Maman, qui est très organisée, avait laissé des consignes et la villa était presque entièrement installée quand on l'a découverte.

– Ouah ! s'est exclamé Jean-C. C'est grand !

– En plus, y a un balcon ! s'est écrié Jean-D.

– Et une cour pour faire du vélo ! j'ai fait.

– Et un garage à porte coulissante télécommandée ! s'est extasié Jean-A.

– Euh... Qui s'ouvre à la main, a précisé papa.

– Z'ai vu la balançoire ! a zozoté Jean-E.

On s'est rués hors de la voiture et, pendant quelques minutes, ça a été une joyeuse cavalcade dans toute la maison. On montait et on descendait les étages, on courait dans nos nouvelles chambres en poussant des hurlements tellement on était excités.

– C'est moi qui prends le lit du haut !

– Non, c'est moi !

– Je l’ai dit avant !

Puis papa a eu une idée marrante, et c’est là que ça a dégénéré. Sous l’escalier, il y avait un minuscule cagibi, à peu près grand comme une cabine de téléphone. Papa a voulu qu’on y rentre tous ensemble, juste pour voir si on y tenait à huit.

On y arrivait pile en rigolant comme des baleines quand Jean-C., du coude, a éteint la lumière sans le vouloir. Brusquement, on s’est retrouvés plongés dans le noir, tellement tassés les uns sur les autres qu’on ne pouvait plus respirer, et on n’a plus rigolé du tout. Jean-F. s’est mis à hurler, Jean-E. et Jean-D. ont commencé à se distribuer des torgnoles

à l'aveuglette sous prétexte que quelqu'un leur marchait sur le pied, et Jean-A., qui est claustrophobe, était couleur purée de pois cassés quand on a réussi à ressortir.

– Bravo, chéri, a dit maman d'une voix glacée. Pour une idée de génie, c'était une idée de génie. Pourquoi ne pas organiser une course de vélos dans la salle de bains, tant qu'on y est ?

– Super ! s'est écrié Jean-C. qui ne comprend jamais rien.

– Pour ta peine, tu passeras le premier à la douche, a décrété maman en lui fourrant dans les bras une serviette. Et que ça saute.

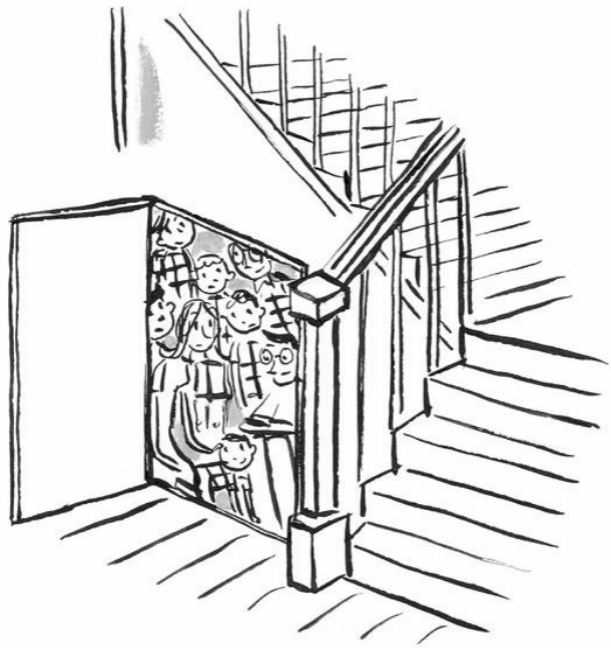
– Pourquoi c'est toujours moi ? a protesté Jean-C. Les autres sont

beaucoup plus sales !

– Répète un peu, pour voir ? a fait Jean-A.

Maman ne lui en a pas laissé le temps.

– Jeunes gens, elle a dit, réglons nos montres. Je veux vous voir tous douchés-coiffés-en pyjama dans vingt-deux minutes très exactement ! Et gare à celui qui ne sera pas prêt...



Cette première nuit, j'ai eu du mal à m'endormir. Une nouvelle maison, ça fait toujours des bruits étranges dans le

noir et j'avais encore dans la tête le roulement de la voiture.

À un moment, je me suis levé pour aller boire. Je me suis glissé hors de la chambre, sans allumer pour ne pas réveiller Jean-A., et je me suis aventuré dans le couloir obscur. Il faisait noir comme dans un four et le carrelage était froid sous mes pieds. À tâtons, j'ai cherché la rampe d'escalier. C'était drôle et un peu inquiétant, comme si j'avais été un explorateur perdu dans un pays encore inconnu.

Ça m'a rappelé un jeu auquel nous jouions quelquefois à Cherbourg, en rentrant de l'école, pour nous entraîner à l'espionnage de nuit. Je fermais les yeux, me laissant conduire par Jean-A.

jusqu'à la maison comme si le cartable sur mon dos avait été un volant. C'était génial. Le chemin semblait durer une éternité, j'avais l'impression que j'allais me cogner à chaque pas ou tomber dans un trou. Mais quand je rouvrais les yeux, j'étais arrivé sain et sauf devant la porte de l'ascenseur...

Ça m'a fait un sale coup de repenser à tout ça et j'ai failli remonter illico dans mon lit. L'excitation de la journée était brusquement retombée et je me sentais juste perdu dans cette grande villa inconnue qui était désormais la nôtre.

– Jean-B. ?

Papa ne dormait pas non plus. Il fumait la pipe au salon, en pyjama au milieu

des derniers cartons.

– J’ai trouvé un reste de limonade, il a dit. Il n’y a plus beaucoup de bulles, mais si ça te dit...

Maman ne veut jamais qu’on boive des boissons gazeuses avant d’aller nous coucher. Elle dit que ça contient des excitants et que ça ballonne l’estomac. Du coup, on a profité qu’on était juste tous les deux, entre hommes, pour s’envoyer un grand verre derrière la cravate.

– Alors, mon Jean-B., a commencé papa, est-ce que tu seras bien ici ? Pas trop de regrets d’avoir quitté Cherbourg ?

Comme c’était maman et lui qui avaient choisi cet endroit, je n’ai pas

voulu lui faire de peine.

– Non, non, j’ai répondu.

C’est vrai que notre nouvelle maison était super : grande, claire, moderne, dans un joli quartier, avec une cour devant et un bout de jardin tout autour. Mais comment expliquer que je la trouvais justement trop grande, trop claire, trop moderne à côté de notre ancien petit appartement malcommode de Cherbourg ?

– Tu verras, il a continué comme s’il devinait ce que je pensais vraiment. Encore quelques jours pour finir de s’installer et on aura l’impression d’avoir toujours habité ici.

Il a tiré sur sa pipe avant d’ajouter :

– J'ai pensé à quelque chose. Pourquoi ne pas organiser une petite fête pour célébrer notre arrivée ?

– Génial ! j'ai dit.

– Promis, demain, j'en parle à ta maman, a conclu papa en secouant sa pipe dans le cendrier. Ça va être une sacrée fiesta, je te le garantis ! Et maintenant, au lit, mon Jean-B. Si on nous découvre en train de boire en cachette au salon, ça va barder pour nos matricules !

C'est comme ça qu'on a décidé de faire la pendaison de crémière.

– C'est quoi, a demandé Jean-D. quand papa a annoncé la nouvelle, une

« pendaison de crémière » ?

– Une pendaison de *crémaillère*, banane ! a ricané Jean-A.

– C'est une tradition, a expliqué maman.

– C'est quoi, une tradition ? a demandé Jean-C. qui est nul en vocabulaire.

– Une tradition, a commencé papa, c'est une habitude, un rite, un usage...

– Qu'est-ce que c'est, un uzaze ? a zozoté Jean-E. qui a un cheveu sur la langue.

– Chérie, a dit papa en faisant de gros efforts pour garder son calme, je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée finalement.

– Une pendaison de crémaillère, a

repris maman, c'est une petite fête où l'on invite des amis quand on emménage dans une nouvelle maison.

– Est-ce que je pourrai inviter François Archampaut, alors ? j'ai demandé sans trop y croire.

– C'est vrai, a renchéri Jean-A. Nos amis, ils sont tous restés à Cherbourg.

– Vous allez vous en faire très vite de nouveaux, a assuré maman. Mais j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : papy Jean et mamie Jeannette seront là pour la fête !

J'ai cru que Jean-A. allait s'étrangler.

– Mamie Jeannette ? il a murmuré. Meftou !

Depuis qu'elle a voulu nous obliger à

nous laver les dents douze fois par jour, cet été, Jean-A. n'est pas très copain avec mamie Jeannette.

– J'ai invité aussi vos cousins Fougasse, a continué maman. Mais ils ne pourront pas venir, malheureusement.

– Dommage, a commenté Jean-A. Or aurait pu organiser un championnat du monde de beignes.

Les cousins Fougasse sont six garçons, comme nous. Chaque année, ils nous refilent les vieux vêtements pourris qui ne leur vont plus et, au nouvel an, on a droit à une photo où ils sont tous alignés au pied du sapin par ordre de taille, en blazer à écusson et nœud papillon. Jean-A. prétend qu'ils ont les oreilles tellement décollées qu'on n'en voudrait

même pas dans l'équipage de *Star Trek*.

Cet été-là, chez papy Jean et mamie Jeannette, on leur avait mis une vraie dérouillée et c'est pour ça, à mon avis, qu'ils avaient décidé de ne pas venir à notre pendaison de crémaillère.

Ça a quand même été une super fête.

Bien sûr, quand papa a décidé d'organiser le Grand Prix de la Chambre la Mieux Rangée, on a senti le coup fourré. Mais en trois jours, les derniers cartons ont été vidés, les affaires rangées dans les armoires et les bureaux, et la villa resplendissait comme un sou neuf.

Papa n'a pas pu nous départager, alors

chaque chambre a eu un prix : un abonnement d'un an à *Pif Gadget* pour nous les grands, le 45 tours de *Belle et Sébastien* pour les moyens et un garage en bois pour les petits.

Papy Jean et mamie Jeannette sont venus aussi avec des cadeaux. Le dernier catalogue de timbres Thiaude pour Jean-A. qui fait la collection ; pour Jean-C., la Winchester à amorces de Josh Randall, un héros de la télé ; pour Jean-D., une panoplie d'Indien avec un tomahawk, mais en plastique pour éviter qu'il fende en deux la tête de Jean-C. ; pour Jean-F., une peluche de Zébulon, un autre héros de la télévision...

Comme j'adore lire, papy Jean et mamie Jeannette m'avaient offert le

dernier *Album des jeunes* : un recueil de devinettes, de jeux et d'histoires vraies, comme celle d'un homme qui attrape les crocodiles pour les zoos en les immobilisant avec une prise de catch.

Mais le plus heureux des six, c'était Jean-E. Papy Jean lui avait apporté un couple de poissons rouges, des vrais, dans un petit sachet rempli d'eau !

– En souvenir de Suppositoire, a expliqué papy Jean.

Suppositoire, c'est la minuscule ablette que Jean-E. avait attrapée cet été durant la pêche au dinosaure, et qu'il avait dû remettre dans la mare à la fin des vacances.

– Merci, papy Zean ! C'est zénial ! a

zozoté Jean-E. en louchant sur ses poissons rouges à travers le sachet.

– J’ai apporté aussi un bocal et des flocons vitaminés, a continué papy Jean qui pense toujours à tout. Mais attention à ne pas trop les nourrir ! Seulement une fois par jour, sinon ils exploseraient.

– Beurk ! a fait Jean-A. avec une atroce grimace. De la purée de poissons rouges plein les cheveux !

– Ze veux pas qu’ils z’explozent ! a commencé à pleurnicher Jean-E.

– Personne d’autre que toi ne les nourrira, l’a consolé papy Jean. Ils ne risquent rien.

– Comment tu vas les appeler ? j’ai demandé.

– On sait même pas si c’est des

garçons ou des filles, banane ! a ricané Jean-A.

– Pourquoi pas Bing et Bang ? a proposé Jean-C.

– Ou Pschitt et Boum ? a fait Jean-D.

– Et Suppo 2 et Suppo 3 ? j'ai dit.

Impossible de se mettre d'accord, alors on a commencé à se chamailler et c'est papy Jean qui a trouvé la solution.

– Si on tirait au sort dans un dictionnaire ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. Comme c'était les poissons de Jean-E., on lui a mis un bandeau sur les yeux pour être sûrs qu'il ne trichait pas et papa a apporté de la bibliothèque le gros *Larousse illustré*.

Jean-E., qui ne sait pas encore lire, a pris le dictionnaire par la fin. Et c'est comme ça que les poissons de Jean-E. se sont appelés Wellington et Zakouski.

« De drôles de noms pour des poissons rouges », j'ai pensé, mais comme de toute façon on ne pouvait pas les reconnaître tellement ils se ressemblaient, ça n'avait pas trop d'importance.

Jean-E. les a mis dans leur bocal et la fête a pu commencer.

Pour l'occasion, papa portait un tablier sur lequel était marqué : « Silence, le chef cuisine ». Il avait acheté un barbecue tout neuf, avec pieds télescopiques et grille à hauteur

réglable. Mais quand il a voulu l'allumer, ça n'a plus été une partie de rigolade.

Papa sait tout faire de ses dix doigts. Au bout de la quinzième allumette, le feu a fini par prendre, enflammant les brindilles qu'il avait disposées scientifiquement sur le charbon de bois. Ça a fait beaucoup de fumée, puis une rafale de vent a tout éteint, et il a fallu recommencer à zéro.

– Le chef a besoin d'aide ? a demandé maman.

– Ah ! surtout pas ! a dit papa.

On était tous autour de lui à l'encourager et à lui donner des conseils, alors ça l'a un peu déconcentré. Quand le feu s'est éteint

une deuxième fois parce que Jean-C. avait voulu attiser la flamme avec un soufflet, j'ai cru que papa allait perdre vraiment son calme.

– Vous pourriez essayer le papier journal, a suggéré mamie Jeannette.

– Alors, vous... ! a commencé papa qui était aussi rouge que les chipolatas.

– Les enfants, a dit maman prudemment, je crois qu'il vaut mieux laisser le chef cuisiner en paix.

On a fini de mettre la table pendant que papa se démenait autour du barbecue en poussant des jurons.

– Si je tenais le fichu marchand qui nous a vendu ce charbon de bois qui ne veut pas prendre... !

À la fin, il a tenté de faire partir le feu avec de l'alcool à brûler. Il y a eu un grand BOUM ! et Jean-E. s'est mis à crier :

– Mes poissons rouzes ! Ils z'ont explozé !

BOUM!



Mais ce n'était pas les poissons rouges de Jean-E.

Papa, devant le barbecue, avait le visage noir de fumée et ses cheveux se dressaient sur sa tête comme si les Martiens venaient d'attaquer.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? répétait-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Par chance, il y avait plus de peur que de mal. D'autant qu'un feu d'enfer ronflait maintenant dans le barbecue.

– Vous auriez pu vous brûler gravement, a remarqué mamie Jeannette.

– Alors vous... ! a commencé papa.

Mais son feu était enfin parti, il fallait vite en profiter parce qu'on avait tous une faim de loup, et il n'avait pas envie de gâcher la pendaison de crémaillère en se disputant avec mamie Jeannette.

Papa est un grand spécialiste du barbecue. D'accord, les chipolatas ressemblaient à de petites brindilles carbonisées, mais ça compensait un peu parce que les steaks, eux, étaient presque crus.

Heureusement, maman avait préparé des tartes au citron et une grande salade de fruits. On est restés dehors jusqu'à la nuit tombée à se battre contre les moustiques et à courir dans le jardin pendant que les adultes finissaient la soirée dans la villa.

Puis les petits et les moyens sont montés se coucher en râlant, et nous, les grands, on a eu l'autorisation exceptionnelle de rester dehors jusqu'à

minuit, à condition de jouer calmement. Après tout, comme l'a expliqué papa, ce n'est pas tous les jours qu'on pend la crémaillère...

Jean-A. et moi, on a pris nos torches électriques et on a commencé à se poursuivre pour s'éblouir avec. Puis j'ai voulu jouer à l'homme qui attrape à la main les crocodiles, comme dans mon *Album des jeunes*, mais Jean-A. ne voulait pas faire le crocodile, alors forcément ça a dégénéré.

On s'est mis à se rouler sur la pelouse, puis papa est sorti et on n'a plus rigolé du tout.

– Tu sais quoi ? a dit Jean-A. quand on a filé au lit.

– Non, j'ai fait.

– Ton chasseur de crocodiles, c'est de la crotte.

– Répète un peu, pour voir.

Il s'est mis à ricaner.

– Tu veux que je te fasse une clef de bras ?

– Et toi, tu veux mes chaussettes sales dans la figure ?

En fait, je crois qu'il était jaloux que j'aie reçu l'*Album des jeunes* et pas lui. On y apprend à faire des nœuds de marin super compliqués, comment marche le moteur des fusées, des histoires vraies de pieuvres géantes qui peuvent couler un paquebot rien qu'en s'enroulant autour de ses hélices, et des tas d'autres choses encore qu'on ne

trouvera jamais dans un catalogue de timbres...

– Tu dors, banane ? a demandé Jean-A. un peu plus tard.

– Non, j'ai fait. Et toi ?

– Bien sûr que non, banane, puisque je te parle !

J'ai regardé le cadran lumineux de ma montre : presque minuit déjà. Papy Jean et mamie Jeannette étaient allés se coucher eux aussi et la maison était silencieuse autour de nous, à part les voix assourdies de papa et maman qui montaient du salon comme si elles venaient de très loin.

– Prends ton talkie-walkie, a murmuré Jean-A. J'ai un truc secret à te dire et je ne veux pas qu'on nous entende.

C'était un peu bête parce qu'on était allongés l'un au-dessus de l'autre, sur nos lits superposés. En plus, comme il n'y avait plus beaucoup de piles dans les talkies-walkies, le son était faible et crachouillait, mais on s'est enfouis sous les draps comme deux agents en mission ultraconfidentielle.

– Tu m'entends ? a crachouillé Jean-A.

– Cinq sur cinq ! j'ai crachouillé à mon tour.

– Tu sais, la colline au-dessus de la villa...

– Ben quoi ?

– Brezzz kreksss...

– Comment ça, « brezzz krekssss ? »

C'est un code ?

– Mais non, banane ! C'est de la friture dans le talkie. Tu m'entends mieux comme ça ?

– Brezzz kreksss...

– Bon, écoute. J'ai trouvé un passage secret dans le grillage derrière la villa. Demain, on y va en exploration. Juste nous deux.

– D'accord, j'ai dit.

– Mais à une condition... Tu me prêtes ton *Album des jeunes*.

– Je croyais que c'était de la crotte.

– Oui, mais sinon, je te montre pas le passage secret.

– Bon d'accord, j'ai dit. Mais à une condition...

– Laquelle ?

– Que tu me laisses regarder *Rintintin* gratuitement quand on aura la télé.

Il a poussé un gros soupir.

– Bon d'accord, il a dit. Mais à une condition...

– Laquelle ?

– Que tu me prêtes ta torche étanche quand on ira à la plage.

J'ai soupiré à mon tour.

– D'accord, j'ai dit. Mais à une condition...

Et on a continué comme ça jusqu'à ce que – brezzz krekssss – il n'y ait plus de piles dans nos talkies-walkies.



À la plage

Ce qui est bien, à Toulon, c'est la plage.

À Cherbourg, il y a aussi des plages, mais pas les mêmes. L'eau y est

tellement froide qu'on a sans arrêt peur d'être frôlés par du cabillaud surgelé. En plus, dans la Manche, il y a la marée : quand on sort de l'eau, tout bleus et grelottants, il faut remonter des kilomètres de plage avant de retrouver la serviette qu'on a laissée au sec.

Papa est médecin de marine. Il a un uniforme et une casquette d'officier qu'il met quelquefois pour les cérémonies. Dans sa chambre, sur une photo en noir et blanc, on le voit en habit de scaphandrier, comme dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*. C'était avant qu'il ait six garçons, et quelquefois je crois qu'il préférerait être sur un navire de guerre, à soigner des marins qui perdent leurs dents à cause du scorbut,

qu'accompagner toute la famille à la plage.

La première fois, c'était un dimanche. Il faisait un temps magnifique. On prenait le petit déjeuner dans le jardin quand papa a dit :

– J'ai une idée épatante. Et si on allait pique-niquer à la plage ?

– Super ! on a tous crié en chœur.

– Rien ne vaut une belle journée de détente au soleil, a ajouté papa. Je sens qu'on va bien s'amuser.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais quand on a tous été prêts, papa n'a plus eu l'air de trouver son idée si épatante que ça.

– Qu'est-ce que c'est que tout ça ? il s'est étranglé en découvrant ce qu'on

chargeait dans le coffre de la voiture.

– Le strict minimum, chéri, a répondu maman.

En plus de la glacière du pique-nique, des couches de Jean-F., de la crème solaire, des serviettes, des slips et maillots de rechange, des rabanes et du parasol, il y avait : trois paires de palmes, des masques et des tubas dépareillés, une demi-douzaine de seaux et de pelles, l'épuisette de Jean-E., le cerf-volant de Jean-C., mon frisbee de compétition, le ballon publicitaire de Jean-A., sa canne à pêche télescopique, les brassards de Jean-D., la piscine gonflable de Jean-F., plus quelques chaises pliantes et une trousse de premier secours contre les piqûres

d'oursin, les maux de ventre et les insolations...

– Bon, si tu y tiens, on se passera de cornichons dans les sandwiches, a transigé maman devant la tête que faisait papa.

Maman est très organisée. On avait tous des shorts de toile, des bobs sur la tête et des sandales en plastique transparent qui coupent les doigts de pied. Par chance, papa avait eu la bonne idée de gonfler à l'avance le canoë pneumatique qu'il avait acheté pour l'occasion. Un bateau orange de six places avec des boudins, des lattes de bois au fond et des pagaies, qu'il a fallu arrimer sur la galerie de la voiture à

l'aide de tendeurs.

Après avoir déchargé tout ça et traversé les dunes avec pour se trouver une place sur le sable, papa a dit :

– Dimanche prochain, chérie, rappelle-moi d'oublier d'avoir des idées épatantes dès le petit déjeuner.

Pour qu'on puisse se changer sur la plage, maman avait fabriqué une cabine en serviette-éponge, avec une ouverture pour la tête munie d'un élastique. Jean-A., qui a toujours peur qu'on le voie tout nu, était en train de se tortiller dessous pendant que Jean-C. essayait de lui piquer les fesses avec son harpon de plongée.

– Maman, Jean-D. m'a renversé un seau d'eau sur la tête ! criait Jean-C.

– C'est lui qui a commencé ! a riposté Jean-D. en lui filant une beigne.

Jean-F., installé à l'ombre sous un parasol, n'arrêtait pas d'envoyer du sable sur le gros monsieur avec un maillot trop petit qui somnolait sur la serviette à côté. À la fin, le gros monsieur à maillot trop petit s'est fâché, il a dit que la plage devrait être interdite aux colonies de vacances, alors papa s'est fâché à son tour.

– Pourquoi n'allez-vous pas vous faire cuire un œuf ? il a suggéré.

– Chéri ! a dit maman. Ne gâchons pas cette belle journée.

Pour détendre l'atmosphère, elle a proposé que papa nous emmène tous

faire un tour en canoë, sauf Jean-F., bien sûr, qui ne sait pas nager. Papa lui avait installé sa piscine en plastique gonflable, et Jean-F. tapait maintenant dans l'eau avec sa pelle pour arroser le gros monsieur à maillot trop petit.

– Tout le monde à bord, moussaillons, a ordonné papa. Dans le calme et la discipline !

On a commencé à se disputer pour savoir qui allait pagayer, alors papa, d'une distribution de taloches générale, a un peu cassé l'ambiance.

– Sur un navire, il a expliqué, le capitaine est le seul maître à bord après Dieu. Alors je vous préviens : le premier qui ronchonne sera abandonné sur une île déserte avec une boussole et

un demi-verre d'eau douce. Suis-je bien clair ?

Il a distribué les gilets de sauvetage et on s'est entassés deux par deux dans le canoë. Jean-A. et moi, on avait mis nos masques et nos tubas, histoire de ressembler à des nageurs de combat. De la buée s'était formée sur le verre, on avait l'impression d'être Wellington et Zakouski, les poissons rouges de Jean-E., derrière la vitre de leur bocal.



Papa est très fort comme marin. Il a pris les pagaies et, en zigzaguant entre les baigneurs, on a vite gagné le large. Quand on s'est retournés, c'est à peine si on pouvait apercevoir maman sur la plage, qui agitait les bras vers nous comme si on s'en allait pour un voyage sans retour.

Dans le canoë, Jean-A. est devenu vert comme une algue.

– Mal de mer ! il a bégayé. Je crois que je vais vomir dans mon masque.

Mais on n'a pas eu le temps de s'en occuper parce que Jean-C., qui n'en rate jamais une, venait de faire tomber dans l'eau la montre de sa première communion.

Elle a coulé comme une pierre et il a fallu plonger pour la repêcher. Elle n'était pas étanche, de toute façon, mais comme c'était un cadeau de mamie Jeannette, maman aurait été salement contrariée si on était rentrés sans.

Après, on s'est amarrés à un ponton et on s'est amusés à faire des bombes dans l'eau.

Ça a été une sacrée partie de rigolade.

C'était à celui qui ferait la plus grosse et, bien sûr, c'est papa qui a gagné. Jean-A. n'avait plus du tout mal au cœur et, quand on est revenus sur la plage, on avait tous une faim de loup de mer.

Maman a distribué les sandwiches et on s'est assis en rond sous le parasol pour pique-niquer.

— Alors, que pensez-vous de mon idée ? a demandé papa que notre escapade en bateau semblait avoir requinqué.

Sa dernière bombe, un peu ratée, s'était finie en plat, Jean-D. s'était écorché les genoux en glissant sur le ponton et les sandwiches crissaient sous les dents à cause du sable que Jean-F. n'arrêtait pas d'envoyer avec sa pelle,

mais tout le monde était content.

– Super ! on a crié en chœur.

– Première fois que je mange des sandwiches au papier de verre, a grimacé Jean-A.

– Il n’y a pas de sel pour les tomates ? j’ai demandé.

– Tu n’as qu’à les tremper dans l’eau de mer, a proposé Jean-C. en joignant le geste à la parole.

– C’est bizarre, des sandwiches jambon-cornichons sans cornichons ! a remarqué Jean-D.

– Pour les réclamations à propos des cornichons, adressez-vous à votre père, a dit maman.

Les Vache qui rit étaient toutes

fondues tellement il faisait chaud et la limonade ressemblait à une tisane tiède avec des bulles. En plus, il fallait boire à la bouteille parce qu'on avait oublié les gobelets. Jean-A. faisait semblant de baver dedans, mais bon... À la guerre comme à la guerre, comme dit souvent papa. C'était notre premier pique-nique à Toulon et on avait bien l'intention d'en profiter.

Le problème, avec papa et maman, c'est qu'il faut attendre deux heures après le repas pour pouvoir retourner se baigner, à cause de la digestion. Papa est très fort comme médecin : il dit que sans ça, on risque d'attraper des hydrocutions.

– C'est quoi, une z'hydrocution ? a

demandé Jean-E.

– C'est ce qui arrive quand on va trop vite à l'eau après avoir mangé, a expliqué papa.

Jean-E. s'est mis aussitôt à pleurer.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? a demandé papa.

– Ze veux pas que Wellington et Zakouski aient la z'hydrocution ! a sangloté Jean-E.

– Oh ! Ne t'inquiète pas, l'a rassuré papa en le prenant dans ses bras. Les poissons ne courent aucun danger.

– Tu es sûr ? a reniflé Jean-E. Alors ze peux les mettre à l'eau tout de suite ?

– Les mettre à l'eau ? a répété papa sans comprendre. Mais qui ça ?

– Mes poissons rouzes, bien sûr ! a zozoté Jean-E. en brandissant ce qu’il cachait depuis le matin dans son sac de plage.

C’étaient Wellington et Zakouski, enfermés dans un petit sachet transparent empli d’eau !

– Tu n’as pas amené tes poissons à la plage ! a bégayé papa qui n’en croyait pas ses yeux.

– Ze voulais pas qu’ils s’ennuient à la maizon, a expliqué Jean-E. tout penaud.

– Pourquoi ils n’auraient pas le droit d’aller se baigner, eux aussi ? l’a défendu Jean-D.

– C’est vrai, a renchéri Jean-C. Y a qu’à la mer qu’ils pourront se faire de

nouveaux copains.

Papa était aussi rouge que quand il était sorti de l'eau après sa dernière bombe. Maman, toujours pratique, a tâté le sachet.

– Aïe ! Il a cuit toute la matinée au soleil... Si on ne fait pas quelque chose, ils vont finir en court-bouillon, tes poissons.

– J'ai une idée, a proposé Jean-C. Si on les mettait dans la mer pour les rafraîchir ?

– Pour qu'ils servent de croquettes aux requins ? a ricané Jean-A.

– On n'a qu'à utiliser l'épuisette, a fait Jean-D. Comme ça, on pourra les baigner sans qu'ils s'échappent.

– Ze vais leur faire faire de la

gymnastique, a décidé Jean-E.

– Et pourquoi pas les jeux Olympiques, banane ? a rigolé Jean-A.

– Chérie, a dit papa avec accablement, la prochaine fois que je propose de faire un pique-nique, rappelle-moi de tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant.

N'empêche, les seuls qui sont rentrés sans coups de soleil, c'est Wellington et Zakouski.

Pendant que Jean-E. et Jean-D. faisaient nager les poissons rouges au bord de l'eau, Jean-A. et moi, on s'est amusés à enterrer Jean-C. jusqu'au cou dans le sable humide. Papa avait piqué

un petit somme à l'ombre avec Jean-F. pour se remettre de ses émotions. Découvrir la tête de Jean-C. qui semblait posée sur le rivage comme une noix de coco roulée par la marée l'a réveillé en sursaut. Il a poussé un cri, ce qui a réveillé Jean-F. qui s'est mis à hurler à son tour.

– Bon, a décrété maman. Tout le monde à l'eau. Ça vous rafraîchira les idées.

– Et la z'hydrocution ? a demandé Jean-E.

De toute façon, il y avait tellement de buée sur le verre de montre de Jean-C. qu'on ne pouvait même plus savoir si les deux heures de digestion étaient passées.

Quand, pour finir, Jean-C. a envoyé

mon frisbee de compétition en plein sur la tête du gros monsieur avec un maillot trop petit, maman a décidé qu'il était temps de rentrer. On avait tous des kilos de sable dans le maillot, les serviettes de plage étaient couvertes de goudron et Jean-F. avait réussi à déboucher la crème solaire qu'il tétait comme un tube de lait concentré.

– Une merveilleuse journée de détente, vraiment, a conclu maman pendant qu'on se tortillait à tour de rôle sous la cabine de bain pour enfiler des vêtements secs. Tu ne trouves pas, chéri ?

Papa n'a pas répondu, trop occupé à fixer le canoë ruisselant sur le toit de la voiture. Mais aux jurons qu'il poussait

en sourdine, on a tous compris qu'il valait mieux se tenir à carreau jusqu'à la maison.

– Le premier qui a l'idée saugrenue de proposer un nouveau pique-nique à la plage, il a dit quand on est tous remontés en voiture, je l'inscris séance tenante aux scouts marins. Qu'on se le dise...



La colline aux Castors

Notre jardin, à la villa, n'est pas très grand. Il y a une cour, devant, où on peut jouer au Tour de France, et sur le côté

une pelouse jaunie de la taille d'un terrain de handball.

Mais chaque soir, quand on rentre de l'école, Jean-A. et moi, on fait nos devoirs à la vitesse de la lumière pour pouvoir filer dans la colline.

C'est une sorte d'immense terrain vague adossé à la maison : des terrasses de pierres sèches, plantées d'amandiers et de buissons à l'abandon qui s'étagent à perte de vue jusqu'au sommet. C'est notre domaine, à nous, les grands. On y accède par un trou dans le grillage, juste derrière la haie d'ifs qui clôture le jardin.

La première fois qu'on est montés dans la colline, Jean-A. et moi, on avait emporté notre matériel d'exploration :

les talkies-walkies crachouillants, une vieille corde de balançoire, la boussole de *Pif Gadget* et mon canif à six lames, avec tire-bouchon, décapsuleur et tournevis intégrés. Plus une ration de survie en barres de céréales, une torche étanche et le *Manuel des Castors Juniors* où on trouve des conseils pour construire une cabane ou traverser un torrent sur un pont de singe improvisé.

– C'est moi qui serai le chef des éclaireurs, a décidé Jean-A. qui veut toujours commander.

– Un chef des éclaireurs à lunettes ? j'ai remarqué. Laisse-moi rire.

– C'est ça ou je ne te montre pas le passage secret, il a dit.

– Quel passage secret ? a demandé Jean-C. qui a toujours une oreille qui traîne.

– T’occupe, banane, a fait Jean-A. Nous, on parle pas aux minus.

– Je te préviens, je suis un spécialiste de la planchette japonaise, a menacé Jean-C.

Jean-C. déteste qu’on le considère comme un moyen. Il veut toujours faire comme nous, les grands, surtout quand on s’apprête à partir en mission d’exploration archidangereuse.

– Essaie un peu pour voir, a ricané Jean-A.

– Je pourrais te faire un étranglement de jiu-jitsu d’une seule main, s’est vanté

Jean-C. en essayant de voir ce qu'on emportait dans nos sacs.

– D'abord, les moyens n'ont pas le droit d'aller dans la colline, j'ai dit. Si tu nous suis, ça va saigner.

– Grand chef indien vouloir jouer avec visages pâles, a lancé Jean-D. en accourant comme un dératé, son tomahawk à la main. Hugh !

– Moi z'aussi ! a zozoté Jean-E. qui l'avait suivi. Ze veux z'aller avec vous par le passaze secret.

Jean-A. s'est tapé le front de désespoir.

– Ça y est, il a gémi. Les nains attaquent...

– Papoose trop petit pour accompagner grand chef indien sur

sentier de la guerre, a décrété Jean-D. Papoose rester à la maison. Hugh !

– Si tu lui scalpais plutôt le cheveu qu’il a sur la langue ? j’ai proposé.

– Toi vouloir moi fendre la tête toi ? a rétorqué Jean-D. en brandissant sa hache de panoplie. Hugh ?

– Hugh toi-même, j’ai dit. Tu veux une super beigne ?

– Ça t’amuse de t’en prendre aux petits alors que tu as un expert en arts martiaux en face de toi ? s’est interposé Jean-C.

– Cette fois, ça va drôlement dégénérer, les gars ! a prévenu Jean-A.

On a commencé à se taper dessus, mais on a vite compris que c’était

exactement ce que voulait Jean-C. : comme ça, maman allait punir tout le monde et nous interdire à nous, les grands, de filer dans la colline.

Ça n'a pas manqué. Alors on a recommencé à se mettre des torgnoles dans les chambres en poussant des cris de Sioux et maman est intervenue plus vite que la cavalerie.

– Les éclaireurs, mission de courses à l'épicerie, elle a ordonné. Les moyens, rangement de tipi. Quant au petit papoose, il va m'aider à éplucher les pommes pour la tarte de ce soir...

– Mais ze sais pas éplucher, moi ! a protesté Jean-E. qui, en plus du cheveu sur la langue, a un poil dans la main.

– Tous les petits Sioux savent manier

le coutelas dès le plus jeune âge, a assuré maman. Pas d'épluchage, pas de tarte... Le grand chef squaw est-il bien clair ?

C'est là que Jean-A. a eu une idée de génie : lui rapporter de l'épicerie une crêpe au sucre, enveloppée dans du papier pour qu'elle reste tiède.

– Merci, mes grands, a dit maman. C'est un très gentil cadeau ! Allez, autorisation de jouer dans la colline accordée... Mais je compte sur vous. Pas de bêtises ni d'imprudences !

On a filé sans demander notre reste, mais je n'avais pas la conscience vraiment tranquille.

– Tu crois qu'elle s'est aperçue qu'on

a payé la crêpe avec la monnaie des courses ? j'ai demandé à Jean-A.

– T'occupe, banane, il a dit, mais j'ai senti que lui non plus n'était pas très fier.

Ce qui est bien, dans la colline, c'est qu'il n'y a personne pour nous surveiller. On peut faire tout ce qui est interdit à la maison, disparaître au milieu des broussailles comme si on était de vrais explorateurs perdus au milieu de la jungle...

On a commencé par se fabriquer des lance-pierres, au cas où on rencontrerait des bêtes sauvages. La nuit, quelquefois, on entend des bruits étranges en provenance de la colline : des

miaulements perçants à vous donner la chair de poule, des cavalcades dans les buissons, des bagarres sanglantes entre chats sauvages.

À vrai dire, on n'était pas très rassurés, Jean-A. et moi, en se glissant la première fois par le trou du grillage.

– Passe devant, a ordonné Jean-A.

– Je croyais que c'était toi, le chef des éclaireurs, j'ai protesté.

– Oui, mais comme tu es rondouillard, je peux me cacher derrière toi et prendre l'ennemi par surprise, a expliqué Jean-A.

– Tu as la trouille ?

– C'est pas de la trouille, banane, il a rétorqué. C'est de la tactique.

Avec la corde de la balançoire, je m'étais fait un lasso. Dans la poche de mon short, je sentais le poids rassurant de mon couteau suisse, mais je ne sais pas à quoi aurait pu servir le décapsuleur ou le tire-bouchon si un lynx affamé s'était brusquement jeté sur nous.

Au début, on est restés prudemment à proximité de la villa. Le sol était jonché d'amandes, on a commencé à s'empiffrer mais la plupart étaient moisies, alors on s'est mis à grimper aux arbres pour cueillir celles qui n'étaient pas tombées.

– Si on jouait à Tarzan ? a proposé Jean-A.

Jean-A. a beau dire que je suis rondouillard, je suis dix fois meilleur que lui en escalade. Chacun à son tour, on s'est mis à sauter de branche en branche, suspendus à mon lasso, et il est arrivé ce qui devait arriver : Jean-A. a lâché prise et s'est écrasé par terre comme un vieille figue trop mûre.

– À cause de toi, je me suis au moins cassé le sternum ! il a gémi en cherchant à tâtons ses lunettes qui avaient sauté sous le choc.

Jean-A. se croit toujours le plus fort parce qu'il fait du latin.

– Primo, c'est pas de ma faute. Deuzio, c'est où, le sternum ? j'ai demandé en dégringolant à mon tour.

– J'en sais rien, banane, il a gémi.
Mais ça fait quand même super mal.

– Si on se fabriquait une cabane ? j'ai proposé.

On a tout de suite trouvé l'endroit parfait : une sorte de grotte de verdure dans un buisson touffu. On l'a aménagée avec des restes de planches vermoulues et des parpaings pour s'asseoir. Moi, j'aurais préféré un mirador suspendu dans un arbre, comme dans *Les Robinsons suisses*, mais Jean-A. aurait passé son temps à se casser le sternum et ça aurait bardé à la maison.

– Ce sera notre base secrète, j'ai dit.
Surtout, motus et bouche cousue !

– Juré craché, a opiné Jean-A. Même

sous la torture.

De l'extérieur, c'est à peine si on apercevait notre cabane tellement elle était bien cachée. Mais le lendemain, quand on est revenus...

– Meftou ! a pesté Jean-A.

Les planches avaient été renversées, les parpaings jetés aux quatre vents. Notre base secrète n'existait plus.

– Qui a bien pu faire ça ?

La même idée nous est venue en même temps :

– Les moyens !

– Ils ont voulu se venger parce qu'ils n'ont pas le droit de jouer dans la colline...

Tant bien que mal, on a reconstruit la cabane. Puis on a décidé de piéger

l'entrée avec un truc de trappeur : un lasso ouvert, dissimulé sous des feuilles mortes, et dont l'extrémité est attachée à une branche d'arbre flexible tendue au maximum. Le premier qui mettrait le pied à l'intérieur de la corde déclencherait le mécanisme, se retrouvant aussitôt suspendu la tête en bas par un pied comme un vulgaire cochon fumé.

– Machiavélique ! a jubilé Jean-A. Jean-C. et Jean-D. vont le payer très cher !

Tout au fond de la cabane, on a caché sous une souche une vieille boîte à cigares de papa dans laquelle on avait enfermé de quoi tenir un siège : trois

sachets de réglisse, un plan de la colline fait à la main par Jean-A., une pelote de ficelle, des piles de rechange pour ma torche, plus une poignée de billes pour servir de munitions à nos lance-pierres.

– Ce sera notre trésor, j’ai dit. Surtout, motus et bouche cousue !

– Juré craché, a promis Jean-A. Même sous la torture.

Mais le lendemain, la cabane était à nouveau par terre. Le piège du trappeur n’avait pas fonctionné. Le lasso pendouillait dans le vide et notre boîte à trésors, renversée dans la poussière, était brisée en mille morceaux comme si on s’était acharné dessus à pieds joints.

– Les moyens ! Ils ont remis ça ! s’est écrié Jean-A. en contemplant le carnage

avec accablement.

– Ça n'est pas les moyens, j'ai dit.

Cette fois, ceux qui avaient détruit notre cabane avaient laissé leur signature. Un message barbouillé à la peinture rouge sur un morceau de planche.

« Propriété des Castors. Défense d'entrée, sinon... »

– Du Jean-C. tout craché, a insisté Jean-A. Il est nul en orthographe.

J'ai secoué la tête.

– Jean-C. n'aurait jamais fait ça.

Jean-A. s'est gratté le front.

– Mais qui, alors ? C'est qui, ces Castors ?

– On dirait un nom de code. Celui

d'une secte ou d'une société secrète...



On n'a pas eu le temps de réfléchir davantage.

Tout à coup, le cri d'une chouette a retenti quelque part. Pas un vrai hululement : un de ceux qu'on fait en

soufflant dans ses mains jointes pour lancer un signal. Aussitôt, une grêle de projectiles s'est abattue sur ce qui restait de notre cabane.

– Les Ca-Ca... ! a bégayé Jean-A. Les Ca-Ca... ! Les Castors ! Ils attaquent !

Les tirs semblaient venir de partout. Une pluie d'amandes, de mottes de terre et de cailloux qui crevaient les branches au-dessus de nos têtes... Une vraie attaque en règle. Les Castors avaient dû se poster aux alentours, bien cachés à l'abri des buissons, et cernaient les ruines de la cabane en nous coupant toute sortie.

On s'est mis à l'abri comme on pouvait. Impossible de s'échapper ni de riposter à travers les feuillages.

Soudain, les tirs se sont arrêtés.

– Hé ! de la cabane ! Vous êtes toujours là ? a crié une voix.

– D'après toi, banane ? a rétorqué Jean-A.

Ils étaient sûrement beaucoup plus nombreux que nous, mais on était bien décidés, Jean-A. et moi, à vendre chèrement notre peau.

– Rendez-vous, alors ! a repris celui qui devait être le chef. Vous n'avez aucune chance !

– Jamais ! j'ai lancé à mon tour. On se battra jusqu'à la mort !

– C'est notre colline ! a claironné une autre voix. Vous avez pas le droit d'être ici.

– Tu crois que c'est des Castors nuls en orthographe qui vont nous en empêcher ? a rigolé Jean-A.

C'était bien envoyé. Il y a eu un court silence, puis une voix a demandé :

– Parce que ça s'écrit pas comme ça, « Déffense d'entrée » ?

– D'abord, a repris le chef, nous on s'en fiche, de l'orthographe !

– Je vous préviens, j'ai dit, mon frère a fait trois ans de latin et on a des lance-pierres de précision !

– Alors c'est la guerre à mort ! a déclaré le chef. Mais défense de tirer des cailloux, d'accord ?

– D'accord, a répondu Jean-A. Mais on touche pas aux cabanes non plus.

– Bon, d'accord, a dit le chef.

On s'est mis à ramasser des amandes pour nos lance-pierres, histoire de résister à une nouvelle attaque ou de tenter une sortie. Les Castors devaient faire pareil parce que le silence est brusquement retombé sur la colline. On n'entendait plus que des chuchotements et des bruits de branches cassées, comme s'ils étaient en train de se rassembler. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien manigancer ?

– Hé ! les Castors ! Vous êtes toujours là ? s'est impatienté Jean-A.

Le chef a répondu par un ricanement.

– Vous avez super de la chance que ce soit l'heure de *Zorro* à la télé, les gars !

il a dit. Mais vous ne perdez rien pour attendre : on reviendra demain. Et cette fois, ça va salement saigner !

Jean-A. a eu un hoquet.

– *Zorro* ? il a répété.

– Ça commence dans cinq minutes, a crié le chef. On veut pas rater le début.

– Nous, on n'a pas la télé ! a gémi Jean-A. en verdissant de désespoir.

– Sans rire ? a fait le chef. Pas de télé ? Ça alors ! Mince, les gars, vous avez vraiment pas de pot !

Jean-A. était anéanti. À Cherbourg, il ne ratait jamais un épisode de *Zorro* quand il allait passer l'après-midi chez Stéphane Le Bihan, son meilleur copain.

– C'est pas du jeu ! j'ai dit. On commençait juste à rigoler.

– Désolé, a conclu le chef, mais il faut vraiment qu'on y aille. Salut, les gars !

– Salut, banane, a rétorqué Jean-A., mais le cœur n'y était vraiment plus.

C'est comme ça qu'on a gagné notre première bataille contre les Castors.

On les a entendus qui détalait, puis il n'y a plus eu un bruit dans la colline. À part celui de Jean-A. qui réduisait rageusement en bouillie nos munitions inemployées.

– Tu te feras un autre meilleur copain pour aller voir *Zorro*, j'ai dit pour le consoler.

On est rentrés à la maison la tête basse. Même la perspective de la

bagarre avec les Castors qui nous attendait le lendemain ne parvenait pas à le dérider.

– Tu veux qu'on fasse un Monopoly ? j'ai proposé. Une crapette ? Je peux te prêter mon *Album des jeunes*, si tu veux...

Il a haussé les épaules.

– M'en fiche, il a grommelé en se jetant tout habillé sur son lit. Plus tard, j'aurai un magasin de télé. Je passerai mes journées devant et personne ne pourra rien me dire parce que le magasin sera à moi...





Le piège alsacien

À la villa, on a une voisine.

Elle s'appelle Mme Schwanzenbaun
et son jardin est séparé du nôtre par une

haie de canisses tellement usée qu'on dirait les fanons de baleine séchés du Musée océanographique.

– Les enfants, a dit maman un après-midi, allez vous laver les mains et vous redonner un coup de peigne. Nous allons rendre une visite de courtoisie, et je veux que vous fassiez bonne impression.

On avait commencé un jeu des 1 000 Bornes, alors on s'est tous mis à râler, sauf Jean-C. qui devait passer trois tours à cause d'un excès de vitesse.

– Nous sommes nouveaux dans le quartier, a ajouté maman. Ce sont des choses qui se font entre voisins bien élevés.

Faire bonne impression, pour maman, c'est ressembler aux enfants qu'on voit

sur les photos du catalogue de La Famille Moderne : ils n'ont jamais d'épis sur le crâne et ils sourient aux anges comme s'ils étaient super fiers de porter leurs chemisettes nulles bien repassées.

– Ze peux apporter mon pistolet à fléssettes ? a demandé Jean-E.

– Hors de question, a dit maman. Je compte sur vous pour être sages et polis ou ça va barder en rentrant.

Mme Schwartzenbaum doit avoir au moins l'âge de mamie Jeannette et elle adore les enfants.

– Quelle jolie famille ! elle a dit en nous découvrant alignés tous les six

devant son portail comme des pions d'échecs. Et comme ils ont l'air sages ! Comment s'appellent-ils, ces beaux petits ?

– Les frères Jean, a dit maman avec fierté.

– Les frères Zan ? a répété Mme Schwartzenbaum. Comme les réglisses, alors ?

On s'est tous regardés. Est-ce que Mme Schwartzenbaum avait un cheveu sur la langue, comme Jean-E. ?

– En tout cas, j'espère que le bruit ne vous dérange pas trop, a continué maman. Ils sont parfois un peu agités...

– Un goûter ? a dit Mme Schwartzenbaum. Mais quelle bonne idée ! Justement, j'ai préparé une

petite gâterie dont vos garçons devraient raffoler.

En fait, Mme Schwartzenbaum ne zozote pas : elle est sourde comme un pot. Malgré les protestations de maman, on est tous entrés en file indienne, ravis d'échapper aux BN nature tout secs qu'elle achète en paquet familial pour le goûter.

Dans le salon, il y avait un coucou en bois, des petits napperons partout, des photos dans des cadres. On s'est assis autour de la table en se tortillant, à cause des coussins tricotés qui nous grattaient les fesses, et Mme Schwartzenbaum a filé à la cuisine.

– Tu crois qu'on peut lui demander

d'allumer la télé ? a tenté Jean-A. en louchant d'envie vers le gros poste qui trônait dans un coin. C'est juste l'heure de *Rintintin*...

– Le premier qui parle de télé sera de corvée de vaisselle jusqu'à sa majorité, a prévenu maman.

Ça nous a un peu refroidis, surtout que Mme Schwartzenbaum revenait avec le goûter.

On a vite regretté les BN nature de maman. Mme Schwartzenbaum est alsacienne, et elle avait préparé une spécialité régionale : un gâteau aussi bourratif que de la pâte à modeler, dont elle nous a servi d'énormes parts dans de minuscules assiettes à fleurs.

D'un seul coup, on n'avait plus très

faim. Mais le regard que nous a lancé maman était clair : celui qui ne finirait pas sa part serait expédié séance tenante aux scouts marins.

Heureusement qu'il y avait de la citronnade pour faire passer chaque bouchée.

– C'est une Linzertorte, a expliqué Mme Schwartzenbaum avec fierté. Vous aimez, les enfants ?

– Délicieux, madame Schwartzentruc, s'est étranglé Jean-A.

– Baum, a corrigé maman en fronçant les sourcils.

– Un vrai régal, madame Claquenbaum, j'ai dit à mon tour en m'efforçant de déglutir.

– Schwartz, a dit maman.

– Jamais rien mangé d’aussi bon, madame Schwartzenmuche, a articulé Jean-C. à son tour.

– Schwartzenbaum ! a fait maman.

– Z’adore, madame Glutzenbaum, a zozoté Jean-E. en projetant à chaque syllabe des miettes de Linzertorte à travers la table.

– Non, Schwartzenbaum ! a gémi maman en le fusillant du regard.

– Délicieux, madame Schwartzenглаube, l’a félicitée Jean-D. avant de cracher discrètement sa dernière bouchée dans son mouchoir.

Cette fois, maman n’a plus rien dit.

– Qui en reveut une petite part ? a

demandé Mme Schwartzenbaum.

– Euh ! merci mille fois, a dit maman en se levant précipitamment. Mais nous avons assez abusé de votre temps comme ça...

– Alors vous allez emporter le reste, a insisté Mme Schwartzenbaum. Vos garçons sont tellement bien élevés que c'est un plaisir de les gâter un peu.



On est reparti avec la moitié de la Linzertorte et l'impression d'être un troupeau d'autruches qui auraient avalé des pierres.

– Qu'est-ce qui vous a pris, les enfants ? a demandé maman quand on est rentrés à la maison.

– Tu nous avais demandé d'être polis,

on a tous protesté. Et de faire bonne impression à Mme Schwartzenchose !

– Schwartzenbaum ! a corrigé maman avec désespoir. Ce n'est pourtant pas un nom si compliqué que ça !

– De toute façon, elle est bouchée des esgourdes, a ricané Jean-A.

– Pardon ? a fait maman.

– Euh ! elle est un peu sourde, s'est rattrapé Jean-A.

– Je préfère, a dit maman.

On a dû faire bonne impression en tout cas parce que chaque semaine, désormais, Mme Schwartzenbaum nous apporte une spécialité de gâteau différente, cuisinée juste pour nous, avec des noms qui ressemblent à ceux des méchants dans les romans de Bob

Morane : Apfelstrudel, Kugelhopf, Stolle, Berawecka... Il suffit de les prononcer pour avoir la langue qui se dessèche d'un seul coup et la glotte qui se rétracte.

Même papa a commencé à faire la tête quand il a vu arriver la dix-septième Linzertorte.

– Je crois qu'il est grand temps de rompre les relations diplomatiques avec l'Alsace, chérie. Et si on s'en débarrassait discrètement en l'enterrant dans le jardin ?

– Pas question de jeter de la nourriture, a décrété maman.

– Tu as raison : ça risquerait de faire crever les plantes.

– Ce serait surtout très incorrect à l'égard de cette pauvre Mme Schwitzenbaum. Elle est tellement contente de nous faire plaisir.

– J'hésite encore, a fait papa qui est un grand bricoleur. Attaquer ce bloc de béton à la pioche ou au marteau piqueur... Qu'en penses-tu, chérie ?

– Tu risquerais de te blesser, lui a fait remarquer maman en lui tendant un couteau.

– À la santé de Mme Krogenmuft, alors, a dit papa d'un air sinistre en se résignant au supplice.

Et c'est là que Jean-A. a eu l'idée de génie. Un coup de maître tellement machiavélique que tout le monde a

applaudi quand il l'a proposé.

Seule maman n'était pas très chaude au début, de peur de se fâcher avec la famille. Mais papa a beaucoup insisté et, maintenant, chaque semaine, on envoie par la poste le gâteau de Mme Schwartzenbaum aux cousins Fougasse, avec un petit mot affectueux de la part de tous les Jean pour leur souhaiter bon appétit.



« C'est une vieille dame charmante qui les fait, écrit maman. J'espère que vous vous régalez autant que nous. »

Je ne sais pas si les cousins Fougasse se régalent, ni même s'ils mangent vraiment les pâtisseries de Mme Schwartzenbaum. Mais en tout cas, depuis qu'ils reçoivent notre colis

chaque semaine, ils ne nous envoient plus les vieux vêtements pourris qui ne leur vont plus.



Le jeu des métiers

Jean-A. ne sait pas quoi faire comme métier plus tard. Il dit que, comme il est très fort partout, c'est plus difficile pour lui de choisir que pour Jean-C., par

exemple, qui est nul en orthographe et qui ne sait même pas faire une division à retenue.

– Pourquoi pas coureur cycliste ? j’ai proposé un jour qu’il pleuvait et qu’on s’ennuyait à la maison. Tu as déjà ta casquette et le bidon du Tour de France.

– Bof, il a dit. Tu crois que je pourrais ?

– Sûr, j’ai dit.

En fait, je ne l’étais pas vraiment : Jean-A. voudrait toujours être maillot jaune sous prétexte qu’il est le seul dans le peloton à avoir fait trois ans de latin, et ça, ses coéquipiers risquaient de ne pas apprécier.

Jean-A. s’est planté devant la glace et

a observé ses mollets.

– Bon d'accord, il a dit. Mais juste sprinter, alors. Pour gagner au finish.

– Comment tu veux gagner au finish si tu ne fais pas l'étape d'abord ? j'ai remarqué.

– Bon d'accord, il a dit. Mais alors pas les étapes de montagne.

– C'est obligé, j'ai dit.

– Bon d'accord, il a dit. Mais alors, juste les descentes.

– Tu ne peux pas gagner le Tour de France juste avec le sprint et les descentes. Tu ferais mieux de changer de métier.

– Pour faire quoi, alors ?

– Je ne sais pas. Pourquoi pas dresseur de tigres ? Ou alors

cosmonaute... Mais il ne faut pas avoir envie de vomir dans son scaphandre, parce que sinon...

Dès qu'il monte en voiture, Jean-A. devient vert et il faut s'arrêter tous les cinq kilomètres. Pas facile dans l'espace, avec l'apesanteur, les trous noirs et les pluies de météorites enflammées qui passent au ras de la capsule...

– C'est pas pareil, a dit Jean-A. T'as jamais mal au cœur quand tu pilotes une fusée à la vitesse de la lumière.

– Qu'est-ce que tu en sais ? j'ai fait.

– C'est comme dans les bobsleighs, il a dit. Tu vas tellement vite qu'avec la pression, tu as l'estomac qui se colle au

dossier du fauteuil comme un vieux chewing-gum...

J'ai haussé les épaules.

– T'es jamais monté dans un bobsleigh, banane.

– À cause de ça, justement, il a expliqué. Pour avoir l'estomac comme un chewing-gum mâchouillé ? Tu rigoles !

C'est ça qui est pénible, avec Jean-A. Il veut toujours avoir raison.

– Et si je faisais garde du corps, plutôt ? il a dit après avoir réfléchi un moment.

– Avec tes lunettes ? Jamais on n'engagera un garde du corps bigleux.

– Tu crois qu'elles vont m'empêcher de te mettre une baffé, mes lunettes ? il a

dit.

– Essaye un peu pour voir, j'ai dit.

– Parce qu'ils n'ont pas de lunettes noires, peut-être, les gardes du corps ?

– C'est pas pareil, j'ai dit. Et puis tu ne sais même pas faire du close-combat.

– Pauvre banane, il a ricané.

En fait, Jean-A. est jaloux parce que je me suis acheté avec mon argent de poche un manuel de jiu-jitsu. Dedans, on apprend comment faire des prises paralysantes et pousser le *kiaï*, comme Docteur Justice dans les bandes dessinées de *Pif Gadget*. Le *kiaï*, c'est un cri japonais spécial. Il faut être au moins ceinture noire septième dan pour pouvoir le pousser, mais avec, on peut

arrêter un tank ou tuer un cobra venimeux si on en a besoin.

Moi, je sais ce que je ferai plus tard. Avec François Archampaut, mon meilleur ami de Cherbourg, on sera agents secrets.

Le problème, c'est les études. Il doit y avoir une école pour apprendre à devenir espions, mais comme elle est secrète, on ne sait pas où s'inscrire pour l'instant, alors on se débrouille tout seuls pour être prêts dès notre première mission.

Un jour, pour s'entraîner à faire disparaître des documents confidentiels, François Archampaut a avalé une copie double entière, déchirée et roulée en petites boulettes pour que ça passe plus

facilement. Il s'en est tiré avec une grosse colique, mais c'était rien par rapport à ce que les agents ennemis lui auraient fait subir s'ils avaient trouvé les papiers sur lui.

Une autre fois, en CM2, il a fait ses devoirs pour M. Martel avec de l'encre sympathique qu'on avait fabriquée en mélangeant de l'eau et du jus de citron. M. Martel ne devait pas savoir qu'il faut chauffer le papier à la flamme d'un briquet pour que l'écriture apparaisse, et François Archampaut a eu un zéro alors qu'il avait tout juste à ses exercices.

L'autre problème, c'est Jean-A. Depuis qu'on a vu *Opération tonnerre* au cinéma de Toulon, il veut être James

Bond, lui aussi, et conduire des bolides décapotables équipés de pare-chocs lance-missile.

– Impossible, j'ai dit. C'est réservé.

– Je t'apprendrai que c'est moi qui l'ai dit en premier, il a répondu.

– De toute façon, j'ai dit, c'est les méchants qui ont les oreilles décollées, pas les héros.

– Tu as les mêmes, je te ferai remarquer, a rétorqué Jean-A. en imitant Dumbo.

On a commencé à se rouler sur la descente de lit, puis Jean-A. a eu une nouvelle idée.

– En fait, je sais ce que je ferai plus tard comme métier.

– Ennuyeur professionnel ?

– Non, banane : inventeur. D’ailleurs, j’ai déjà commencé...

Il a sorti du tiroir du bureau un gros cahier à spirale dans lequel il gribouille en cachette, le soir, quand on a fait nos devoirs. Sur la couverture, il y avait une tête de mort, avec écrit dessous : « Cahier secret d’inventions. Défense d’ouvrir SOUS PEINE DE MORT ».

– Tu ne devineras jamais ce que c’est, il a dit fièrement en me montrant le dessin sur la première page.

Ça ressemblait à l’intérieur d’un Kinder Surprise, avec les pièces détachées encore en vrac dans leur sachet et plein de chiffres et de mesures griffonnés tout autour comme des crottes

de mouche.

– Le plan d'un aspirateur ? j'ai proposé.

Il a enlevé ses lunettes pour rire à gorge déployée comme si j'étais un demeuré, et m'a repris le cahier des mains pour le renfermer dans le tiroir.

– De toute façon, il a dit, tu ne devineras jamais. C'est trop fort pour un petit 6^e.

– Allez, j'ai dit. Je donne ma langue au chat.

– Bon d'accord, il a dit. Mais défense absolue d'en parler aux moyens !

– Juré craché, j'ai dit. C'est quoi ?

Il s'est rengorgé :

– Le plan d'un montage électrique. Je

suis en train de mettre au point le premier poste de télé super miniaturisé.

– Génial ! j'ai dit. Mais pourquoi miniaturisé ?

– Justement ! Tu le caches dans une couverture de la Bibliothèque verte et pendant que papa et maman pensent que tu lis, ni vu ni connu, tu regardes tranquillement *Rintintin* !

Moi, j'adore lire, mais ça m'en a quand même bouché un coin.

– Génial !

– Ou alors, tu l'emmènes discrètement en classe, et comme ça tu peux te taper un bon match de foot pendant les contrôles.

– Ou alors pendant que tu fais semblant de prendre ton bain !

– Après, j’inventerai un modèle amphibie. Comme ça, on pourra le mettre dans un masque de plongée et regarder la télé sous l’eau quand on va à la plage.

– Génial ! j’ai dit. Mais comment tu feras pour l’antenne ?

– Je sais pas encore. C’est justement pour ça que je veux devenir inventeur.

– Tu me fabriqueras des gadgets secrets ? j’ai demandé.

– Bon d’accord. Mais je te préviens : les prototypes, c’est hyper fragile.

– Tu me prends pour une banane ?

Maintenant que Jean-A. savait ce qu’il voulait faire plus tard, je n’étais plus très sûr d’avoir envie de devenir agent

secret. Choisir un métier, c'est un peu comme acheter des bonbons : tant qu'on n'a pas décidé lesquels on prendrait, on a l'impression de les avoir tous.

– Tu crois qu'on peut être agent secret et pilote de course en même temps ? j'ai demandé à Jean-A.

– Pilote de course ? il a ricané. Toi ? Avec les raclées que je te mets quand on joue au circuit des 24 Heures du Mans ?

– Ou alors détective et chasseur de fauves... Mais pas pour les tuer : juste pour les mettre dans des zoos.

– Pourquoi pas explorateur ? a proposé Jean-A. en grimpant sur mon lit. Comme ça tu disparaîtrais à des milliers de kilomètres et j'aurais la chambre rien que pour moi.

– Enlève tes pieds sales de mon oreiller, j'ai dit, ou ça va sacrément barder.

– Je sais ! a dit Jean-A en sautant à pieds joints sur le matelas. Pourquoi tu ne deviendrais pas champion du monde de trampoline ?



Je n'y avais jamais pensé, mais ça n'était pas une mauvaise idée finalement, surtout que maman ne veut jamais qu'on s'amuse à sauter sur les lits.

Alors, comme il pleuvait toujours et qu'on ne pouvait pas aller dans la colline, on a continué à jouer au jeu des métiers tout en faisant des cabrioles et des sauts périlleux de compétition.

Puis Jean-C. et Jean-D. sont entrés dans la chambre.

– Nous aussi, on veut jouer avec vous ! ils ont dit en nous menaçant avec leurs épées en Meccano.

C'est le moment qu'a choisi Jean-E. pour s'en mêler et, forcément, ça a dégénéré.

– Vous voulez que je vous aide ? a demandé maman.

Finalement, on a tous été privés de dessert ce jour-là. Mais ça ne m'a pas

empêché de trouver le métier que je ferai plus tard.

Écrivain, comme Enid Blyton, l'auteur du Club des Cinq.

D'abord, je n'écrirai que des histoires qui se passent dans un monde où les moyens ont disparu, comme les dinosaures. En plus, dans chaque livre, le héros, ce sera moi. Comme ça, en imagination, je pourrai faire tous les métiers et vivre toutes les aventures que je voudrai sans rien demander à personne.

– Écrivain ? a répété Jean-A. avec une grimace dégoûtée quand on est remontés à la chambre. Tu ne sais même pas combien il faut de « n » à « banane », d'abord !

– Tu veux que je te montre combien il y en a à « grosse beigne » ? j'ai dit.

– Essaie un peu pour voir, il a ricané.

Alors, comme on en avait un peu assez du jeu des métiers, on s'est mis à s'envoyer sur la figure des chaussettes sales dans le noir en rigolant comme des bossus.

Est-ce que ça peut être un métier, ça, lanceur de chaussettes sales dans le noir ?

Parce que Jean-A. et moi, avec notre entraînement, on pourrait devenir de sacrés spécialistes. Sûrement des champions du monde.



La carabine à patate

Avec les Castors, c'est pas nous qui avons commencé.

Depuis qu'ils avaient détruit deux fois notre cabane, Jean-A. et moi, on évitait de rester trop longtemps dans la colline, histoire de ne pas chercher la bagarre.

Le jour où ils se sont mis à lancer des amandes sur le toit de la villa alors qu'on n'avait rien fait, ça a tourné au vinaigre.

– Je viens avec vous, a décrété Jean-C. Les Castors vont regretter d'être nés, c'est moi qui vous le dis !

Avoir Jean-C. dans notre camp ne nous arrangeait pas vraiment : quand il sort de ses bandes dessinées, Jean-C. est tellement abruti qu'il est capable de se planter une flèche dans le pied avant même que la bagarre ait commencé. Jean-A. l'appelle « l'homme qui tire plus vite que son ombre » mais là, il n'était plus temps de faire les difficiles. C'était une vraie déclaration de guerre

que les Castors venaient de nous adresser et on avait besoin d'être nombreux.

– On prend les lance-pierres, a décidé Jean-A. Mais pas de cailloux : tir à blanc. Juste des amandes et des mottes de terre.

– Attendez, a dit Jean-C. en filant dans sa chambre. Je prends l'artillerie lourde, on ne sait jamais...

– Mince ! a fait Jean-A. en sifflant entre ses dents quand il a vu ce que Jean-C. rapportait. La Winchester à canon scié de Josh Randall !

– Presque, a triomphé Jean-C. Une carabine à patate. C'est un copain qui me l'a prêtée.

– Si maman te voit avec ça, j'ai dit, tu

es bon pour les scouts marins !

Jean-C. rapporte toujours en cachette des trucs incroyables à la maison.

La dernière fois, c'était des vers de terre achetés dans une boutique de cannes à pêche. Quand maman a découvert qu'il voulait en faire l'élevage en douce pour nourrir Wellington et Zakouski avec des produits naturels, il a été privé de Tintin pendant huit jours et il a fallu récupérer un par un dans ses draps tous ceux qui s'étaient échappés de la boîte.

Cette fois, la trouvaille de Jean-C. allait nous être bien plus utile qu'une poignée de vers de terre à demi écrasés.

– Ça marche comment ? a demandé

Jean-A.

– Je croyais que tu t’y connaissais en inventions, patate, j’ai ricané.

– Patate toi-même, a dit Jean-A.

Mais ce n’était pas le moment de se chamailler. À la cuisine, on a pris une provision de grosses pommes de terre pleines de germes et on a filé dans la colline.

– Je vais vous montrer, a expliqué Jean-C. quand on a été bien planqués dans ce qui restait de notre cabane.

En fait, la carabine à patate fonctionne comme un fusil à air comprimé. Sauf qu’à la place des plombs, elle tire des boulettes de pomme de terre qu’on prélève à l’aide d’une tige creuse et qu’on enfourne dans le canon.

– Les Castors vont salement dérrouiller, a rigolé Jean-A. en manœuvrant la culasse. Mais défense de tirer dans la figure. Ça pourrait être dangereux.

– On vise juste les fesses, a promis Jean-C.

– Tu parles de suppositoires ! j'ai dit.

– Tu crois que ça marche aussi avec des frites ? a demandé Jean-C.

– Pourquoi pas avec des pommes de terre dauphine ? j'ai renchéri.

– La patate crue, c'est mieux, a expliqué Jean-A. C'est comme ça que ça fait mal.

– Je vous préviens, a annoncé Jean-C., c'est moi qui la prends.

– Pas question, a décrété Jean-A. Les armes à feu, c'est pas pour les minus.

– Oui mais c'est celle de mon copain, s'est entêté Jean-C. Sinon, je viens pas avec vous.

– Bon débarras, j'ai dit. D'abord, je suis le seul tireur d'élite de cette famille. C'est moi qui la prendrai.

– Tu rigoles ? a fait Jean-A. Au lancer de chaussettes sales, c'est toujours moi qui gagne, je te rappelle.

– On n'a qu'à faire un concours, j'ai proposé. Le premier qui dégomme cette vieille boîte de conserve aura le droit de prendre la carabine.

– D'accord, a dit Jean-C., mais c'est moi qui tire en premier.

On a posé la boîte de conserve en équilibre sur une pierre et, chacun à notre tour, on a essayé de la dégommer.

Le problème, avec la carabine du copain de Jean-C., c'est qu'elle n'a pas de lunette de visée. Jean-C. a fermé un œil, appuyé sur la détente et le plomb de patate est parti en sifflant, déclenchant une pluie de feuilles à deux mètres au moins au-dessus de la cible.

– À moi, a lancé Jean-A.

Le coup est parti et quelque chose a tinté.

– Touché ! a crié Jean-A.

– Change de lunettes, j'ai fait. Tu viens de dégommer le toit de la cabane.

Cette fois, c'était à moi. J'ai calé la

crosse de la carabine contre mon épaule pour éviter le recul, j'ai retenu ma respiration et paf ! j'ai tiré. En plein dans la vitre de Mme Schwartzenbaum.

– Bravo ! a ricané Jean-A.

Heureusement, Mme Schwartzenbaun est sourde comme un pot. Sa vitre ne s'était pas cassée mais elle s'ornait maintenant en plein milieu d'un plomb de patate écrasé comme un moustique sur un pare-brise.

– Cette fois, a fait Jean-C., je mets dans le mille !

Il s'est emparé de la carabine, a commencé à viser soigneusement en tirant la langue... quand la boîte de conserve a sauté sur son socle et roulé par terre avec un petit bruit de ferraille.

Jean-C. a redressé la tête d'un air ahuri.

– Je l'ai eue ! Je l'ai eue !

– Tu n'as même pas tiré, banane ! a remarqué Jean-A.

Au même instant, une rafale de mottes de terre s'est abattue sur la cabane.

– Les Castors !

– Aux armes ! a beuglé Jean-A. Ils attaquent !

Alertés par les détonations de la carabine à patate, les Castors avaient dû nous repérer. On les entendait qui cavalaient dans les buissons tout autour, cassant des branches pour préparer des flèches et faisant claquer les élastiques de leurs lance-pierres.

– Hé, de la cabane ! Vous êtes là ? a crié la voix du chef.

– Qu'est-ce que tu crois, banane ? a riposté Jean-A.

– On vous avait prévenus... Vous allez salement dérrouiller.

– Ça vous amuse de lancer des amandes pourries sur le toit d'une villa qui ne vous a rien fait ? a demandé Jean-A.

– On veut pas d'étrangers dans notre colline ! a répondu le chef du tac au tac.

– C'est aussi notre colline ! a claironné Jean-C. En plus, on a la carabine de Josh Randall. On va vous tirer comme des lapins !

– Sans rigoler ? a dit le chef. Comment

vous l'avez eue ?

– C'est un copain qui me l'a prêtée, a rétorqué Jean-C.

Les Castors se sont mis à rigoler.

– Parce que tu crois que ça nous fait peur ? Vous visez comme des patates, d'abord.

– Pourquoi tu leur as dit ? a râlé Jean-A. On aurait pu les prendre par surprise.

– Qu'est-ce qu'on fait ? j'ai chuchoté. Ils sont au moins une centaine...

– Je prends le commandement, a décidé Jean-A. en rampant vers la sortie. Suivez-moi.

– Vous êtes toujours là, les gars ? a demandé le chef des Castors.



Au lieu de répondre, on a jailli de la cabane en poussant des hurlements de Sioux.

Ça a été une sacrée bagarre. Les Castors s'étaient embusqués sur les

hauteurs et se sont mis à nous mitrailler avec tout ce qui leur tombait sous la main. Heureusement qu'on avait la carabine à patate, même s'il fallait du temps pour la recharger à chaque fois. On s'est mis à riposter à l'aveuglette en s'abritant derrière les arbres. Mais dès qu'on avait débusqué un groupe de Castors, ils détalaient un peu plus loin, de peur de prendre une décharge de patate crue.

– Vous êtes malades ? a crié une voix. En plein dans la jambe ! Ça fait super mal !

– Pas de quartier ! a ricané Jean-A. Vous n'avez qu'à pas être en short !

– C'est une jupe, je te signale ! a répondu la voix.

– Une jupe ? a répété Jean-A. Ils ont une fille avec eux ?

On n'a pas eu le temps de revenir de notre surprise.

Au même instant, quelque chose de mou et de brunâtre s'est écrasé en plein sur ma poitrine. Un autre projectile a touché Jean-C. tandis que Jean-A. se passait avec incrédulité la main dans les cheveux.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Des figes pourries, j'ai dit en grimaçant. Avec peut-être des vers dedans...

J'ai cru que Jean-A. allait rendre son déjeuner. Il y avait plein de figiers sauvages sur les restanques. On avait

voulu y goûter, Jean-A. et moi, la première fois qu'on était allés dans la colline. Mais elles étaient encore vertes, acides et laiteuses en même temps, et on avait juste réussi à se coller une indigestion carabinée.

– Vous êtes malades ? a crié Jean-C. aux Castors. Ça tache vachement, les figes !

– Tant pis pour vous ! a ricané le chef. Vous n'avez qu'à pas porter des chemisettes nulles !

– Je vous préviens, a lancé Jean-A., on ne fera pas de prisonniers !

– Ça tombe bien, a rétorqué le chef. Nous non plus.

On a continué comme ça un moment, figes pourries contre plombs de patate

jusqu'à ce qu'on n'ait plus de munitions des deux côtés.

– Hé, les Castors ! Vous vous rendez ? a demandé Jean-A.

– Tu rigoles ? a fait le chef. On vous a écrasés comme de vieilles bouses de vache ! Et c'est rien à côté de ce que vous allez prendre en rentrant !

– Tu rigoles ? a ricané Jean-A. Or vous a battus à plate couture !

– Ça veut dire quoi, à plate couture ? a lancé quelqu'un.

– Nous, on se bat pas avec des nuls en vocabulaire ! a décrété Jean-A. Ni avec des filles, d'abord.

– Tu sais ce qu'elle te dit, ma sœur ? a demandé le chef.

On a moins fait les fiers en arrivant à la maison.

On avait de la terre plein les cheveux et nos chemisettes de La Famille Moderne étaient constellées de grosses taches violettes et de purée de figue collante.

– Félicitations, a dit maman. C'est ça que vous appelez « des jeux calmes dans la colline » ?

– C'est pas de notre faute..., a commencé Jean-A.

– À la douche, immédiatement, a coupé maman en désignant la salle de bains. Et ne vous avisez pas de laisser l'eau couler pour faire semblant de vous laver ou je viendrai vous frotter le dos

moi-même avec la brosse à vaisselle.
C'est bien compris ?

Heureusement, on avait eu le temps de planquer la carabine à patate. Jean-C. devait la rendre à son copain le lendemain et ça aurait bardé si maman l'avait découverte.

Là où on a eu moins de chance, c'est que maman avait prévu de faire des frites ce soir-là. C'est notre plat préféré, avec la gougère et la glace au caramel.

La bagarre avec les Castors nous avait donné une faim d'ogre, et quand on s'est assis à table tous les six, en chaussons et pyjamas à rayures, on en salivait déjà de gourmandise. Même papa était de meilleure humeur que d'habitude à l'idée du festin qui nous attendait.

– Alors, il a demandé en brandissant sa fourchette et son couteau, qu'est-ce que tu nous as préparé de bon, chérie ?

– Chou-fleur bouilli pour tout le monde, a fait maman en déposant le plat sur la table.

– Du chou-fleur bouilli ? a répété papa avec incrédulité. Mais je croyais que...

– Changement de menu, a dit maman, imperturbable. J'avais prévu des frites dorées et croquantes mais, curieusement, les pommes de terre ont disparu de la cuisine, cet après-midi. Étrange, non ?

Tous les regards se sont tournés vers Jean-C. qui a piqué du nez dans son assiette.

– Moi ze déteste le sou-fleur ! a zozoté

Jean-E.

– De toute façon, a conclu maman, rien de plus sain que des légumes. C'est plein de fer et de vitamines. N'est-ce pas, chéri ?

– Si tu le dis, chérie, a grommelé papa.

On a dîné la tête basse, en pensant à toutes les frites délicieuses qui s'étaient éparpillées dans la colline cet après-midi-là en petits plombs de patates.

Et tout ça à cause des Castors ! Ils ne l'emporteraient pas au paradis, foi de Jean-B.





La boum

Un soir, Jean-A. est rentré tout bizarre de l'école.

– Bonne journée, mes grands ? a demandé maman.

– Hon hon, il a marmonné avant de filer dans la chambre sans même prendre son goûter.

D'habitude, Jean-A. et moi, on aime bien traîner avec maman à la cuisine avant d'attaquer nos devoirs. Surtout en automne, quand il pleuviote dehors. Maman épluche des légumes pour le dîner du soir, nous on grignote nos BN en lui racontant ce qu'on a fait en classe. Les petits et les moyens jouent à l'étage, papa n'est pas encore rentré. On a un peu l'impression d'avoir maman pour nous tout seuls, ce qui n'arrive pas si souvent.

Après, c'est l'heure des devoirs, des douches, des disputes pour savoir qui

passera en premier ou qui mettra le couvert pour le dîner, et forcément, maman est un peu débordée. Elle appelle ça « le coup de feu ». Jean-C. cherche son pantalon de pyjama dans toute la maison, Jean-D. et Jean-E s'aspergent de bain moussant, Jean-F. hurle à pleins poumons parce que son petit pot n'est pas prêt et l'eau des pâtes déborde sur la gazinière... Heureusement que maman est très organisée. Quand papa rentre du travail, la villa semble avoir frôlé l'accident atomique mais tout est prêt, comme par miracle.

– Tu es sûr que ton frère va bien, mon Jean-B. ? a demandé maman ce soir-là en levant un sourcil interloqué.

– Hon hon, j'ai grogné en finissant mon BN.

Mais quand j'ai retrouvé Jean-A. dans la chambre, j'ai eu un choc. L'électrophone marchait à fond et il se trémoussait en cadence au milieu des pochettes de disques comme s'il avait mis les doigts par mégarde sur une barrière électrifiée d'au moins 100 000 volts.

– Tu as raté les BN à la fraise, j'ai dit en le considérant d'un œil rond. Je te préviens, j'ai terminé le paquet.

– M'en fous, il a répondu. Choubidou-ouah !

– Choubidou quoi ?

Il a claqué dans ses doigts.

– Choubidou-ouah, banane, il a dit en claquant à nouveau dans ses doigts. Tu peux pas comprendre. T'es pas dans le vent.

– C'est une attaque cérébrale ? j'ai demandé comme il recommençait à se tortiller. Ou tu t'entraînes juste pour jouer dans un dessin animé ?

– C'est du jerk, il a soupiré en levant les yeux au ciel.

– Du quoi ?

– Du jerk. La danse des jeunes dans le vent, il a expliqué. Mon pauvre Jean-B., ça ne te réussit pas d'être dans une école de garçons !

– Tu es dans la même, je t'apprendrai.

– Oui, mais moi, je suis invité à une

boum.

– Une boum ?

– Chez mon copain Grandrégis, il a dit en faisant l'important. Et il y aura des filles.

– Mince ! Une boum mixte ?

– Bien sûr, banane, il a répliqué. Sinon, c'est pas une boum.

Je n'en revenais pas. À Peiresc, il n'y a que des garçons. Les filles, elles sont en face. On ne fait que se croiser en ricanant sur les terrains de sport, ou quelquefois à l'arrêt du bus, à l'heure de la sortie. Un jour, en CM2, M. Martel avait organisé une fête avec les filles de l'école d'à côté, mais ça ne s'était pas super bien passé, surtout quand on avait commencé à leur tirer dessus avec un

ballon de football juste pour rigoler. Comme en plus on n'a pas de sœur, savoir que Jean-A. était invité à une boum mixte, c'était une peu comme de l'imaginer au milieu d'une colonie d'extraterrestres.

– On dansera le jerk tout l'après-midi comme des malades et il y aura du Fanta orange, il a expliqué.

– Jamais papa et maman ne seront d'accord. Ils vont t'expédier illico aux scouts marins !

– Parce que tu crois que je vais le dire, banane ? il a rétorqué. Je raconterai que je vais chez un copain pour réviser un contrôle. Ils n'y verront que du feu.

Le jour de la boum est vite arrivé.

Je ne sais pas si maman s'est doutée de quelque chose, mais c'est la première fois que Jean-A. se pomponnait toute une matinée pour aller réviser ses conjugaisons latines. Quand il est sorti de la salle de bains, ses cheveux étaient tellement aplatis sur sa tête qu'on aurait dit qu'il s'était fait un shampoing à la Super Glue. Il avait vidé un demi-tube de dentifrice et il sentait si fort l'eau de Cologne que rien n'aurait pu survivre autour de lui à un kilomètre à la ronde.

Le problème, c'était les vêtements. Maman est très organisée et, à la maison, c'est comme dans la marine : on

ne passe aux vêtements d'hiver qu'à date fixe, à la fin du mois de novembre. Comme on n'était qu'en octobre, Jean-A. allait devoir danser le jerk comme un malade en short de La Famille Moderne et sandalettes.

– Tu me prends pour une banane ? il a ricané. Je préfère encore me mettre la tête dans la gazinière.

En fait, Jean-A. et moi, on est encore plus organisés que maman : chaque année, on garde en douce un pantalon long planqué dans nos affaires d'été, pour les urgences. Celui de Jean-A. empestait la naphthaline, mais avec toute l'eau de Cologne qu'il s'était mis, personne ne s'en apercevrait.

Il l'a fourré dans son sac, a glissé des

disques dans son classeur de latin et regardé sa montre. Il était grand temps de filer s'il ne voulait pas être en retard à la boum.

– Et tes lunettes ? j'ai demandé.

La question me brûlait les lèvres depuis un moment déjà.

– C'est quoi que j'ai sur le nez, banane ? il a dit. Un masque de plongée ?

– Pas celles-là. L'invention dont a parlé Grandrégis le jour de la rentrée : celles pour regarder à travers les jupes des filles...

– Parce que tu l'as cru, banane ? il s'est esclaffé. Comme si je m'intéressais aux filles, moi !

– Banane toi-même, j’ai rétorqué. Pourquoi tu vas à une boum mixte, alors, si tu trouves que les filles sont nulles ?

– Tu comprendras quand tu seras en 4^e, il a fait en sautant sur son vélo.

En fait, ça m’arrangeait d’avoir la chambre pour moi tout seul un long après-midi, même si j’étais un peu jaloux que Jean-A. soit invité à une boum et pas moi. J’avais emprunté trois Bob Morane le matin à la bibliothèque du quartier, et je me suis jeté dessus comme un goinfre en grignotant une grosse tablette de chocolat aux amandes.

Quand Jean-A. est revenu, à la nuit tombée, j’ai tout de suite su qu’il s’était

passé quelque chose.

Il avait le teint blême, la démarche d'un somnambule et les cheveux hérissés sur le crâne comme s'il avait traversé par mégarde un champ magnétique de puissance 10.

– Tu rentres tard, a remarqué maman. J'espère que vos révisions ont été fructueuses, au moins.

– Révisions ? a répété Jean-A.

– Les conjugaisons latines, a rappelé maman. C'est bizarre, d'ailleurs : tu ne m'avais jamais dit que Grandrégis faisait du latin avec toi...

– Ah bon ? a fait Jean-A. avec l'air aussi abruti que Jean-C. quand il émerge de ses Tintin.

– Ni qu'il fallait des pantalons longs

pour préparer un contrôle, a ajouté maman avec un petit sourire en coin.

– Euh... *Amo, amas, amat...*, a commencé à réciter Jean-A. comme un robot dont le circuit électrique aurait été fusillé d'un seul coup. *Amabo, amabis, amabit...* Futur des verbes du premier groupe...

– Mon Jean-A., a dit maman, vous allez vraiment faire des étincelles au contrôle, ton copain et toi... Et si tu allais prendre une bonne douche pour te rafraîchir les idées ?

– Alors ? j'ai demandé à Jean-A.

– Alors quoi ?

– Raconte ! La boum !



On était étendus dans le noir, sur nos lits superposés. J'avais beau bourrer son matelas de coups de pieds, impossible de lui décrocher un mot.

– Ça va, j'ai dit. J'ai compris...

– Compris quoi ? il a fait.

– Tu es amoureux.

Cette fois, il a bondi sur son lit.

– Quoi ? Répète un peu, pour voir !

– Pas difficile à deviner, j'ai dit. Tu es amoureux.

– Pauvre banane ! il a ricané. D'abord, c'est pas vrai. Ensuite, si tu le dis aux moyens, ça va sacrément barder, je te préviens !

– C'est qui ? j'ai demandé. Une fille ?

– Non, un hamster, banane...

– Mince alors ! Et comment elle s'appelle ? Allez, je te jure que je ne dirai rien aux moyens !

Il a poussé un grand soupir.

– Pauline, il a dit finalement. C'est la

sœur de Grandrégis.

– La sœur de Grandrégis ? j'ai répété.
Mince alors. Et vous avez dansé tous les deux ?

Il s'est gondolé.

– Non. On a joué à la crapette.

– C'est vrai ?

– Pauvre banane de 6^e ! il a soupiré.
C'était une boum, je te rappelle.

– Mince alors, j'ai dit. Tu me déçois.

– C'est parce que tu es jaloux, il a fait.
Avec tes oreilles décollées, jamais tu
tomberas amoureux, de toute façon.

– Tu vas lui écrire des lettres, alors ?
j'ai rigolé. Des petits mots doux avec
des « mon amou-ou-our » ?

– Tu me prends pour une quiche ? il a

riposté. D'abord, je ne suis pas amoureux. Mais si tu le répètes ou si tu lis mon courrier, je te préviens, ça va vraiment saigner.

– Parce que tu crois que tu me fais peur ? j'ai dit.

– Tu veux mes chaussettes sales dans la figure ? il a fait.

– Je ne me bats pas avec les amoureux, j'ai dit.

– Amoureux toi-même, il a lancé en enfouissant la tête sous son oreiller. Maintenant, la ferme. J'ai un contrôle de latin demain, je te rappelle...

Moi, être amoureux, ça ne risque pas de m'arriver. Les seules filles que je ne trouve pas nulles, c'est Annie et Claude

dans le Club des Cinq. Annie surtout, parce que Claude est un garçon manqué. Elles, au moins, elles aiment le mystère et les enquêtes. En plus, le soir, dans la tente, c'est elles qui préparent la cuisine pour François et Mick, leurs copains du Club des Cinq, avec une seule allumette, un petit camping-gaz et une boîte de raviolis.

Rien à voir avec les vraies filles, celles qui gloussent quand on monte dans le bus et qui se parlent à l'oreille en refaisant leurs couettes. François Archampaut, mon ancien meilleur copain, dit que c'est ça qui sera le plus dur, quand on sera agents secrets : toutes les filles nous courront après pour

monter dans notre bolide décapotable équipé de super gadgets. On ne pourra jamais être tranquilles pour faire une petite partie de foot entre copains ou échanger nos vignettes Panini.

Mais bon, tous les métiers ont des inconvénients. Et comme j'ai décidé de faire écrivain, au lieu d'agent secret, de toute façon, ça n'est plus trop gênant.

Le lendemain, sur mon carnet, à la place de « Jean-A., alias J'en-Ai-Marre », j'ai écrit : « Jean-A., alias Jean-Amoureux-de-Pauline-Grandrégis ».

Pourquoi j'aurais été jaloux, d'abord ?



Le secret de Jean-A.

Le jour où ça a failli dégénérer entre Jean-A. et moi, on était dans la colline avec Jean-C., bien décidés à mettre une bonne raclée aux Castors.

On préparait nos munitions dans la cabane quand Jean-A., brusquement, a poussé un juron étranglé.

– Jean-B., tu vas le payer cher !

– Moi ? j’ai dit. Mais de quoi tu parles ?

– Mais de ça, espèce de sale mouchard ! a explosé Jean-A.

Sur un tronc, juste au milieu de notre cabane, un cœur avait été taillé dans l’écorce. À l’intérieur, la même lame de couteau avait gravé des initiales entrelacées : « J.-A./P. ».

Jean-A. et Pauline Grandrégis.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? a demandé Jean-C. qui ne comprend jamais rien.

– T’occupe, minus, a dit Jean-A. en se

jetant sur moi.

On a commencé à se rouler tous les deux dans la poussière.

– Arrête ! j’ai crié. C’est pas moi ! Je le jure sur la tête de mon *Album des jeunes* !

J’ai des défauts, comme tout le monde, mais une promesse est une promesse et je sais tenir ma langue.

– Tout le monde va le savoir, a gémi Jean-A. quand il s’est un peu calmé.

– Savoir quoi ? a demandé Jean-C. en ouvrant des yeux ronds.

– Les Castors, j’ai dit. Il n’y a qu’eux pour avoir fait le coup.

– Mais comment ils sont au courant ? s’est étonné Jean-A. Je ne l’ai dit à

personne, à part toi.

– On va le découvrir très vite, j'ai décrété. Faisons un prisonnier et on l'interrogera.

Depuis trois mois qu'on se battait avec les Castors, on n'avait jamais pu les apercevoir. Cachés lâchement derrière des arbres et des buissons, ils se contentaient de nous provoquer et de nous tirer dessus de loin avant de détalier comme des lapins.

Cette fois, on n'a pas mis longtemps à en repérer un.

– Là-bas ! a fait Jean-C. en armant son lance-pierre. Un éclaireur !

Il montrait un grand arbre touffu dont les branches retombaient jusqu'à terre. Derrière le rideau de feuilles, quelque

chose venait de bouger.

– Défense de tirer, j'ai dit. On va le prendre vivant.

Profitant de l'effet de surprise, on s'est avancés avec des ruses de Sioux pour encercler la cachette. Visiblement, le Castor ne se doutait de rien. Il était seul et ça allait barder pour son matricule !

Quand on a été assez près, j'ai compté sur mes doigts et, à trois, on s'est rués à l'assaut en hurlant comme des malades.

C'est Jean-A. le premier qui s'est jeté sur le Castor. En une seconde, ça a été une sacrée empoignade. Le Castor se défendait bec et ongles, ruait, mordait, griffait, et si je n'étais pas intervenu

pour les séparer, Jean-A. aurait fini en charpie.

– Tu es fait ! j’ai lancé. Inutile de résister !

Le Castor a continué à se débattre. Il n’était pas bien grand ni costaud, mais souple comme une anguille, et j’ai eu toutes les peines du monde à l’empêcher de s’échapper.

– Mince ! a dit Jean-C. C’est une fille ! On a pris une Castorette !

– Une fille ? a répété Jean-A. en remettant ses lunettes qui avaient sauté dans la bagarre.

Soudain, il est devenu blanc comme un linge.

– Pauline ? il a bégayé. Pauline ?

– Jean-A. ? a dit notre prisonnière en

écho.



En fait de Castorette, elle haletait et crachait plutôt comme un chat sauvage, nous dévisageant tous les trois à travers le casque de cheveux fins qui tombaient sur son visage.

– C'est Pauline, a expliqué Jean-A
Une... euh... copine...

– Mince alors, j'ai fait. C'est ton
amoureuse ?

– Sa *quoi* ? a répété Jean-C. qui ne
comprend jamais rien.

Jean-A. avait du mal à reprendre ses
esprits.

– Le cœur, il a bredouillé en se
tournant vers la fille qui peinait à
retrouver son souffle. C'est... euh...
c'est toi qui l'as gravé sur l'arbre, avec
nos initiales ?

– Quel cœur ? a demandé Jean-C.

Pauline a baissé les yeux. Mais elle
n'a pas eu le temps de répondre : au
même instant, une armée de Castors nous

est tombée dessus à bras raccourcis. Ils étaient au moins dix, armés de branches et de lassos. On a commencé à vendre chèrement notre peau, puis tout s'est accéléré brusquement.

– Hé ! de la villa ! a beuglé le chef en déboulant à son tour dans la bagarre. Lâchez ma sœur ou vous êtes morts !

La surprise nous a cloués sur place.

– Grandrégis ?

– Les frères Jean ?

La bagarre s'est arrêtée net. Heureusement, parce qu'il arrivait des Castors de partout, avec plein de petits qui tournaient autour de nous en visant les chevilles. On se serait pris une sacrée pâtée !

– Qu'est-ce que vous fabriquez avec

les Castors, ta sœur et toi ? a demandé Jean-A. en serrant la main de son copain.

– Ben quoi ? a fait Grandrégis. C'est nous, les Castors ! C'est le nom de notre résidence, là-haut.

– La résidence au-dessus de la colline ? a répété Jean-A. en fronçant les sourcils. Elle s'appelle « Les Castors » ?

– Ben oui ! a fait Grandrégis. Là où tu es venu pour la boum...

– La boum ? Mais quelle boum ? a demandé Jean-C.

– T'occupe, minus, a dit Grandrégis.

– C'est pas tes oignons, a confirmé Jean-A.

– Bon, a finalement proposé Grandrégis. Venez dans notre cabane, les frères Jean. On va fumer le calumet de la paix et causer un petit coup. D'accord ?

– D'accord, on a répondu tous les trois.

C'est comme ça qu'on a fait la paix avec les Castors.

Grâce à la boum de Jean-A.

La colline était bien assez grande pour nous tous. On pouvait se la partager, en voisins, même si les Castors habitaient en immeuble et nous, en villa. Et puis, qu'est-ce qui nous empêchait de nous mettre une bonne dérouillée de temps en

temps, juste pour le plaisir ? En souvenir du bon vieux temps ?

L'embêtant, c'était pour Jean-A. Avec l'histoire du cœur gravé sur l'arbre, tous les Castors savaient maintenant que Pauline et lui étaient amoureux.

Mais quand Pauline Grandrégis a su que c'était Jean-A. qui tirait à la carabine à patate dans les mollets, juste là où ça fait mal, elle a gratté l'écorce pour effacer le cœur et Jean-A. n'a plus jamais été invité à ses boums.

– De toute façon, a dit Jean-A. en haussant les épaules, je ne pourrai jamais tomber amoureux de quelqu'un qui écrit « Défense d'entrée ».

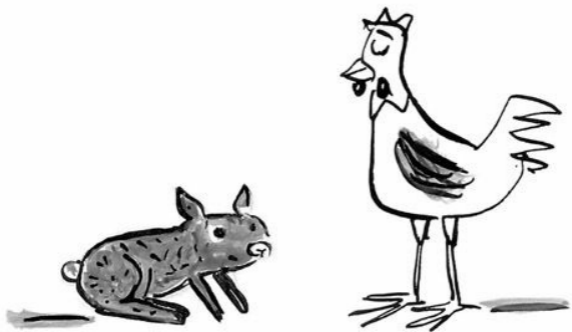
– En plus, c'est une Castor, j'ai dit. Tu sais ce qu'on leur fait, aux traîtres, dans

les films de James Bond ?

– Essaie un peu pour voir, il a riposté.

J'ai trouvé quand même que c'était dommage pour Jean-A. Pour une fois qu'il était amoureux, il avait fallu qu'il tombe sur une de nos ennemis jurés.

Surtout que Pauline était plutôt jolie. Enfin, pour une fille.



La soupe de poissons rouges

Cette première année à Toulon est passée très vite.

D'abord, la famille s'est agrandie. De huit, on est passés à dix depuis l'arrivée

de Batman et de Victor.

Batman, c'est le cadeau de Jean-C. pour son premier 10 sur 20 en orthographe. Pour une fois qu'il n'avait pas mis de « s » partout, papa avait voulu le féliciter, mais maman a quand même fait une drôle de tête en découvrant le minuscule museau qui dépassait de la poche de son blouson.

– Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer ce que c'est que cette *chose* ? elle a demandé très calmement.

– C'est Batman, a dit fièrement Jean-C. Ma mascotte.

– Ta mascotte ? a répété maman en écarquillant les yeux.

– Il avait d'abord choisi... euh... un python, a dit papa. Mais comme il faut

les nourrir avec des souris vivantes...

– Ça ne fait presque pas de saletés, a continué Jean-C. en se trémoussant parce que Batman était en train de se faufiler dans sa manche. Et puis, pourquoi il n’y aurait que Jean-E. qui aurait un animal ?

– D’abord, Zakouski et Wellington ne sont *pas* des animaux, a dit maman. Ce sont des poissons rouges.

– C’est pas un animal, un poisson rouge ? s’est étonné Jean-D. qui se mêle toujours de tout.

– Au moins, ça ne mange pas de souris vivantes, a dit maman.

– Batman non plus, a précisé Jean-C. pendant que Batman rongea le col de son tee-shirt. Juste de la laitue bien

tendre et des fanes de radis.

– Et puis, un animal permet de développer chez l'enfant le sens des responsabilités, chérie, a expliqué encore papa.

– En plus, maintenant, Jean-C. saura écrire sans fautes le nom de ses super héros dans la prochaine dictée, a dit Jean-A.

– Bon, a cédé maman. Puisque c'est un complot... Mais je vous préviens : cette... euh... *chose* ne sortira pas de sa cage. Et que je ne trouve jamais une seule petite crotte de notre ami Batman sur le tapis du salon ou ça bardera ! Suis-je assez claire ?

– Promis, maman, a dit Jean-C.

Batman, c'est un lapin chinchilla. Une

petite boule de poils à peine grande comme la main, mais Jean-C. l'a appelé Batman à cause de ses yeux rouges et de ses oreilles de chauve-souris. C'est un drôle de nom pour un chinchilla, alors Jean-C., pour faire plus vrai, lui fabrique une cape avec un mouchoir quand il le laisse trotter dans sa chambre. Forcément, il s'échappe systématiquement, et comme il adore se cacher dans les cartables, tous nos cahiers d'école ont les coins grignotés comme des tranches de gruyère depuis qu'il est à la villa.

– Il n'a l'air de rien, mais il est super intelligent, a expliqué Jean-C. Quand il sera plus grand, je l'entraînerai à porter

des messages secrets.

– Tu es tellement nul en orthographe que personne ne les comprendra, tes messages secrets, a ricané Jean-A.

– Tu es seulement jaloux parce que tu n’as pas de mascotte, a riposté Jean-C. en caressant Batman sous le museau.

– Jaloux ? a dit Jean-A. Laisse-moi rigoler ! Moi, comme cadeau de 20 sur 20 en latin, je prendrai une mygale géante. Je l’appellerai Spiderman et elle gobera ta mascotte tout crue comme une crotte en chocolat !

– Essaie un peu pour voir, banane, a dit Jean-C.

Depuis que Batman a mangé toutes les fleurs que papa a plantées, il n’a plus le droit d’aller dans le jardin. De toute

façon, papa en avait assez de s'occuper de la pelouse et des plates-bandes. Papa adore jardiner, mais chaque fois qu'il s'y met pour se détendre après une dure semaine de travail, sa tondeuse refuse de démarrer, ses outils ont disparu et il finit le jardin tout rouge et pas détendu du tout.

Alors maintenant, on a une jardinière qui vient deux fois par semaine. Elle s'appelle Mme Bécotto. Comme c'est elle qui nous a offert Victor, maman n'a pas pu refuser.

Victor, c'est un coq nain d'à peine vingt centimètres de haut mais tellement teigneux que papa a dû mettre sur la grille de la villa une pancarte marquée

« Attention, coq féroce ».

C'est surtout à cause du facteur. Dès qu'il apporte un colis ou un recommandé, Victor le poursuit dans le jardin en battant des ailes comme un malade pour lui becqueter les chaussettes. En plus, il déteste les enfants : impossible de jouer au Tour de France dans la cour sans avoir Victor aux trousses, ni de faire une partie de billes sans qu'il en gobe une ou deux.

– Chérie, a dit papa au bout d'un mois, je crois que ce coq a un grain...

– On pourrait l'appeler Joe Dalton, la terreur de l'Ouest ? a proposé Jean-C.

– Et si on le zigouillait en douce ? a suggéré Jean-A. qui en avait marre de se faire déchiqueter ses plus beaux timbres

de collection.

– Je ne vois qu’une bonne sauce au vin pour l’attendrir, a décrété papa.

– Voyons, chéri ! a protesté maman.

– J’ai une idée ! s’est écrié Jean-D. Si on l’empoisonnait avec la Linzertorte de Mme Schwartzenmuche ?

– Baum, a corrigé maman.

– Je pourrais l’écraser par mégarde en sortant la voiture, a proposé papa en contemplant d’un air lugubre les revers en lambeaux de son pantalon.

– Si on le lâchait sur les Castors ? a fait Jean-C.

– Même quand on leur coupe la tête, les coqs continuent à courir, a rappelé Jean-A. C’est la prof de sciences

naturelles qui l'a dit.

– Alors on est fichus, les gars, a lâché papa en tirant sur sa pipe.

– Messieurs, a dit maman qui a toujours le mot de la fin, je vous rappelle que Victor est un cadeau de notre jardinière. Tant qu'elle sera à la maison, j'ai bien peur que nous devions supporter ce monstre sur pattes...

Ça a duré jusqu'au printemps. Jusqu'au jour où Jean-D. a voulu emmener Victor en cachette à l'école pour le montrer à ses copains.

Le problème, c'est qu'à la récréation, Victor s'est échappé du cartable de Jean-C. Il a commencé par picorer toutes les craies du tableau avant de vider un encrier parce qu'il avait soif.

Du moins, c'est ce qu'on a imaginé parce qu'on n'a plus jamais revu Victor. Au retour de la récréation, il n'y avait plus que les empreintes de ses pattes sur les cahiers et, près de la fenêtre entrebâillée, le foulard de la maîtresse tellement lacéré que Jean-C. a passé un sale quart d'heure dans le bureau de la directrice.

Comme punition, il a eu à conjuguer à toutes les personnes, tous les modes et tous les temps : « Je n'introduis plus subrepticement de coq de combat à l'école », et comme il devait le faire signer par les parents, ça a aussi bardé pour son matricule à la maison.

Heureusement que Jean-A. est très fort

en grammaire et qu'il a pu l'aider pour les temps composés.

– Ça veut dire quoi, « subrepticement » ? a demandé Jean-C. qui est nul en vocabulaire.

– C'est un adverbe, banane, a expliqué Jean-A. en levant les yeux au ciel. Ça veut dire « bon débarras »...

– Ah bon, a fait Jean-C. Et c'est quoi, un adverbe ?

– Tais-toi et copie, a ordonné Jean-A. en lui dictant les verbes.

Sur la copie de Jean-C., ça donnait : « Que je n'introduisasse... que nous n'introduisassions... qu'ils n'introduisirent... »

– Ouh là ! a fait Jean-C. en tirant la langue. Tu es sûr que c'est ça ? Sinon, la

maîtresse va me bananer.

– Je suis hyper balèze en imparfait du subjonctif, a affirmé Jean-A. Écoute ça : « Que je te bananasse, que tu te bananasses, qu’il te bananât, que nous te bananassîmes... »

– Mince, a dit Jean-C. avec un petit sifflement d’admiration.

La maîtresse ne devait pas connaître l’imparfait du subjonctif parce qu’en plus, Jean-C. a eu un zéro pointé à sa punition. Mais papa et maman ne se sont pas fâchés : ils étaient trop contents d’être enfin débarrassés de Victor, le coq le plus teigneux de la galaxie.

Et puis le 24 juin est arrivé.

Le 24 juin, c'est la Saint-Jean. Notre fête nationale à nous. Une sorte de 14 Juillet des Jean.

Comme on est six, papa et maman profitent de ce jour-là pour faire un petit cadeau à tout le monde, une bonne fois pour toutes. Mais cette année, on a été super déçus quand papa et maman nous ont rassemblés au salon.

– Les enfants, a commencé papa, j'ai une grande surprise à vous annoncer...

– On va avoir un autre petit frère ? a demandé Jean-D.

– Non non, rassurez-vous, a dit papa devant notre air paniqué. Cette année, votre maman et moi avons décidé que la Saint-Jean serait une fête un peu

spéciale. D'abord, Mme Bécotto nous a préparé une spécialité méditerranéenne : une bouillabaisse à sa façon.

– C'est quoi, une « bouillasse épaisse » ? a demandé Jean-D. en faisant la grimace.

– Une *bouillabaisse*, a corrigé maman. Une délicieuse soupe avec toutes sortes de poissons qu'on met très longtemps à préparer et qui coûte très cher au restaurant.

Dans le salon, c'était plutôt la soupe à la grimace, alors papa a continué :

– Cette année, nous avons aussi décidé qu'exceptionnellement il n'y aurait pas de cadeaux pour la Saint-Jean...

– Pas de cadeaux ? on s'est tous récriés. Comment ça, pas de cadeaux ?

– Pas de cadeaux *individuels*, a précisé papa. À la place, il y aura une surprise pour toute la famille. Une grosse surprise !

– Un baby-foot ? a demandé Jean-D.

– Je sais : une table de ping-pong ! a crié Jean-E.

– Des paniers de basket ! a proposé Jean-C.

Jean-A. et moi, on s'est regardés avec accablement. Tous les deux, on déteste les cadeaux collectifs. Comme il faut qu'ils puissent plaire aux petits, c'est toujours des jeux pour les bébés. En plus, je m'étais cassé le bras une semaine plus tôt en dévalant la rue à vélo. Avec mon plâtre, je ne pourrais

pas jouer au ping-pong ou au baby-foot avant au moins un mois, et j'aurais mille fois préféré le dernier Bob Morane plutôt qu'un cadeau à partager avec tout le monde.

– Mystère et boule de gomme jusqu'à ce soir, a dit papa en secouant la tête. Voici le programme des réjouissances : apéritif dans le jardin, spectacle, dîner de gala puis feu d'artifice et cadeau... Et le premier qui continue à faire la tête sera inscrit séance tenante aux scouts marins. C'est bien clair ?

Ça a été une drôle de Saint-Jean.

Comme c'était le début de l'été, on avait ressorti les chemisettes nulles de La Famille Moderne. On avait tous

grandi durant l'année, alors chacun portait celle de son aîné, sauf Jean-A., bien sûr, qui en avait une neuve mais tout aussi nulle.

On a commencé par prendre l'apéritif dans le jardin et papa en a profité pour faire de nouvelles photos de groupe. Mais celles-là, il ne les a jamais collées dans un album : au moment où l'appareil s'est déclenché automatiquement, l'orage qui couvait a éclaté... Sur les photos, on nous voit courir sous la pluie battante en essayant de rentrer à l'abri les biscuits d'apéritif et la nappe en crépon avant qu'ils ne soient totalement trempés.

Ça n'a pas duré longtemps, juste une

petite averse de début d'été, mais maman, qui est très organisée, a préféré qu'on reste à l'intérieur pour le spectacle.

On s'est assis tous en rond sur le tapis, nos verres de limonade à la main, et Jean-C. a commencé par des tours de prestidigitation avec la boîte de magicien qu'il avait reçue à Noël. Il s'était dessiné des moustaches avec un morceau de bouchon brûlé et avait mis la cape de sa panoplie de Thierry la Fronde. Il nous a fait le coup de la carte baladeuse, celui de la baguette qui devient molle et de la pièce invisible... À chaque fois, on poussait des « Oh ! » et des « Ah ! » de ravissement, mais en fait on connaissait tous les trucs parce

qu'on avait lu en cachette la notice de sa boîte de magicien. Quand Batman est sorti tout ébouriffé du sachet de chips, on a cru que c'était le clou du spectacle. Il y a eu un tonnerre d'applaudissements, mais c'était juste qu'il s'était échappé une nouvelle fois de sa cage pour grignoter le reste de l'apéritif.



Après, Jean-E. a zozoté une poésie qu'il avait apprise spécialement. Ça s'appelait « Doux feux de zoie de la Saint-Zean », puis Jean-D. a voulu faire un numéro de jonglage avec Jean-F., mais ça a dégénéré quand Jean-F. a expédié sa balle en plein dans l'assiette de gougères que maman venait de rapporter toutes chaudes de la cuisine. Il s'est mis à hurler si fort que Batman a détalé en couchant ses petites oreilles roses et on ne l'a plus revu de la soirée.

– Dire que le jour de la Saint-Jean est le plus long de l'année ! a soupiré papa en soufflant très fort pour garder son calme. La prochaine fois que nous aurons six garçons, chérie, nous les

appellerons tous Agnès-Quelque chose...

– Mais c'est un nom de fille ! a dit maman.

– Tant pis, a expliqué papa. Comme ça, leur fête tombera le 21 décembre : c'est le jour le plus court de l'année.

L'odeur des gougères nous avait tous mis l'estomac dans les talons. Heureusement, il n'y avait plus que Jean-A. et moi à passer. On avait préparé un numéro d'imitation : je faisais James Bond et Jean-A., le docteur No, mais comme Jean-A. n'avait aucune envie de jouer le méchant ni de se donner en spectacle, personne n'a deviné qui on imitait.

– Wellington et Zakouski ? a proposé

Jean-E.

– Non : Blanche-Neige et les sept nains ! a claironné Jean-D.

– Nain toi-même, a marmonné Jean-A.

– J'ai trouvé, a ricané Jean-C. : un binoclard et un petit gros qui jouent au jokari !

– Tu veux ma main dans la figure ? j'ai dit.

– Et si on passait à table ? a suggéré maman qui a toujours de bonnes idées quand il le faut.

On est tous montés se laver les mains et Jean-A. et moi, on en a profité pour mettre une bonne peignée à Jean-C. dans la salle de bains.

– De la part du binoclard ! a fait Jean-

A.

– De la part du petit gros ! j'ai renchéri. D'abord, ils étaient nuls, tes tours de magie.

– Répète un peu pour voir ? a dit Jean-C.

Mais le dîner de fête était servi et on a dû filer dans la salle à manger.

À la maison, personne n'aime la soupe. Surtout la soupe de bœuf instantanée avec les yeux de gras qui flottent à la surface. Quand maman a servi la bouillabaisse de Mme Bécotto, il y a eu un grand bruit de déglutition générale. On aurait dit une espèce de bouillon jaunâtre dans lequel flottaient des trucs, ventre en l'air comme les poissons crevés dans la rade de

Toulon...

– Un tout petit peu, a essayé Jean-A. en prenant un air souffreteux. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, mais je n'ai pas une grosse faim...

– Taratata, a fait maman. C'est très bon pour ce que tu as. C'est plein de phosphore et excellent pour la vue.

On s'est tous regardés en faisant la grimace. À part papa qui se léchait les babines d'avance, on aurait volontiers échangé notre assiette contre une spécialité alsacienne de Mme Schwartzenbaum.

– Cessez de vous boucher le nez, les enfants, a ordonné maman. Ce n'est pas très gentil pour cette brave jardinière. Et

puis il faut apprendre à goûter à tout.
Surtout aux spécialités locales.

– Moi, a dit papa en nouant une serviette autour de son cou, j'adore la bouillabaisse. J'en mangerais sur la tête d'un pouilleux !

– Chéri, a protesté maman, je ne suis pas sûre que ce soit très tentant, présenté comme ça...

Le pire, c'est quand papa a demandé qui voulait de la rouille avec sa soupe.

– De la rouille de bateau ? on s'est écriés, n'en croyant pas nos oreilles.

– Mais non, a ri papa. C'est le nom d'une sauce.

– Pour faire une bouillabaisse, il faut toutes sortes de poissons, a expliqué maman qui est très forte comme

cuisinière. Des poissons de roche, de la queue de congre, de la murène, du crabe, des cigales de mer...

– Des cigales ? a répété Jean-C.

– De la queue de congre ? a fait Jean-D. en écho.

– Plus jamais je n'irai à la pêche, a gémi Jean-A.

– Et *ça* ? a fait Jean-D. en montrant quelque chose qui nageait dans son assiette. C'est quelle espèce de cadavre ?

– Du poisson rouge ? a demandé Jean-C.

C'est alors que Jean-E. est devenu tout blanc.

– C'est Zakouski ! il a zozoté. Ze le

reconnais !

Aussitôt, Jean-A. a recraché la bouchée qu'il mâchouillait du bout des dents. Et si Mme Bécotto, pour se venger de la disparition de Victor, avait transformé Wellington et Zakouski en soupe de poissons rouges ?

En un instant, on avait tous quitté la table, Jean-E. en tête. Mais dans la chambre des petits, plus d'aquarium. On a eu beau la mettre sens dessus dessous, les poissons rouges de Jean-E. avaient vraiment disparu.

– On les a manzés ! sanglotait-il.

– Bien sûr que non, a tenté de le consoler papa, mais la soupe dont il s'était gavé avait l'air de lui rester sur l'estomac maintenant.

C'est Jean-A. qui a retrouvé l'aquarium à la cuisine. Vide et posé tête en bas à sécher sur l'égouttoir...

– C'est sûr, maintenant, a fait Jean-C. La jardinière a cuisiné tes poissons rouges.

– Ze vais le dire à papy Zean ! répétait Jean-E. en larmes.

– Pas de panique, a dit maman. Il doit bien y avoir une explication.

Il nous a fallu une bonne demi-heure pour retrouver Wellington et Zakouski.

Sains et saufs, heureusement.

Ils tournaient en rond dans un gros bocal à confiture que maman garde au garage... Mme Bécotto avait dû les y mettre le temps de laver leur aquarium et

les oublier ensuite. Ouf ! Mais à nous voir tous les huit massés autour du bocal et poussant des cris de soulagement, ils ont dû nous prendre pour des fous échappés de l'asile !

– Tout est bien qui finit bien, mon Jean-E., a conclu papa. Tu vois, tu t'es inquiété pour rien.

On a remis Wellington et Zakouski dans leur aquarium et Jean-E. l'a posé sur une chaise à côté de lui, histoire de ne plus les perdre de vue de toute la soirée.

Avec tout ça, la bouillabaisse était froide. Mais de toute façon, on n'y aurait touché pour rien au monde. Même papa.

Par chance, il restait des gougères et maman avait préparé pour le dessert une

énorme jatte de mousse au chocolat.

– Et si on passait au cadeau ? a proposé papa quand on a eu fini de débarrasser la table.

Pour une fois, personne ne s'était disputé pour échapper à la corvée. Toutes ces émotions nous avaient presque fait oublier la Saint-Jean et la surprise de papa et maman.

– Maintenant, a dit maman, tous au salon et défense de regarder.

– De toute façon, a grommelé Jean-A. tandis qu'ils disparaissaient tous les deux dans le petit cagibi, je suis sûr que c'est un jeu éducatif nul.

– Ça a l'air gros, a remarqué Jean-C. en jetant un coup d'œil par la porte

entrebâillée. Je suis sûr que c'est une table de ping-pong pliante.

– Peut-être un aquarium zéant pour Wellington et Zakouski, a zozoté Jean-E.

– Fermez les yeux ! a crié papa. Le premier qui triche filera séance tenante aux scouts marins !

On s'est tous mis la tête dans les mains pendant qu'ils déballaient le cadeau collectif. Papa est très fort de ses dix doigts, mais on l'entendait qui n'arrêtait pas de souffler et de jurer :

– Si je tenais le fichu marchand qui a fait ce paquet...

On n'en a pas cru nos yeux quand on les a rouverts.

Le cadeau de notre première Saint-Jean à Toulon, ce n'était pas un jeu

éducatif nul, ni une table de ping-pong pliante, ni un baby-foot, ni un aquarium géant, mais...

– Une télé ? a bégayé Jean-A.

– Une télé ! on a répété avec incrédulité.

– Et en couleurs, a précisé fièrement papa en tripotant l'antenne. Enfin, si elle veut bien marcher...

– Peut-être vaut-il mieux la brancher, chéri, a suggéré maman.

On s'est tous mis à sauter et à danser sur le tapis du salon comme des malades en criant :

– Une télé couleur ! Merci, papa !
Merci, maman ! Vive les cadeaux collectifs !

– On va pouvoir regarder *Zorro* ? a bredouillé Jean-A. comme s’il n’arrivait pas encore à y croire vraiment.

– Et *Intervilles* ? a fait Jean-C.

– Et *La Piste aux étoiles* ? a dit Jean-D.

– Et Zébulon et *Le Manèze ençanté* ? a zozoté Jean-E.

– Et Josh Randall ? j’ai demandé.

– Oui, mais seulement les soirs où vous n’aurez pas classe le lendemain, a précisé maman, toujours pratique.

– Et puis plein d’émissions éducatives tout à fait passionnantes, a ajouté papa avec enthousiasme. *Dimanche chrétien, La Vie des plantes, L’Histoire de la marine française...*

– Et les matches de foot ? a coupé Jean-A.

– « Que je regardasse la télé, » a commencé à réciter Jean-C. « Que tu regardasses la télé »...

– Mais attention, a précisé papa. Que vous l'allumassiez sans notre permission et ça bardera pour vos matricules !

– Qu'ils fassent quoi, chéri ? a demandé maman.

– Qu'ils l'allumassent, a répondu papa. C'est de l'imparfait du subjonctif.

– Ah bon, a fait maman. Et si on tirait le feu d'artifice, maintenant ?

Ça a été une super fête de la Saint-Jean.

D'accord, les fusées du feu d'artifice étaient mouillées, à cause de l'averse qui était tombée. Elles faisaient de petits pschitt !, s'éteignaient dans une gerbe d'étincelles ou filaient au contraire à ras du sol en visant les mollets, mais on a quand même eu droit au bouquet final : un grand boum qui a illuminé tout le jardin et a failli mettre le feu aux cyprès de la haie !

– Ça va, chéri ? a demandé maman quand la fumée s'est dissipée. Tu n'as rien ?

Papa était à peu près aussi noir que quand il avait essayé d'allumer le barbecue la première fois.

– Plus de peur que de mal, il a dit.

Mais si je tenais le fichu marchand qui m'a vendu ces fusées qui ne veulent pas prendre...

Heureusement que Mme Schwartzenbaum est sourde comme un pot. Le bouquet final avait raté de peu le toit de sa maison.

Plus tard, quand on a été couchés, Jean-A. a dit :

– Tu sais quoi ? Si on allait dormir au salon ?

– Si on se fait prendre par papa, ça va sacrément barder, j'ai dit en sautant à mon tour de mon lit.

Mais on n'était pas les seuls à avoir eu cette idée-là. Les moyens avaient déjà installé leur campement sur le tapis

et les petits, en pyjama, s'étaient fait un tipi dans le canapé avec un drap de lit.

– Qu'est-ce que vous faites là, les minus ? a demandé Jean-A.

– La même chose que vous, banane, a rétorqué Jean-C. en montrant son pistolet à flèches. On surveille la télé.

– C'est vrai, j'ai fait. Pour une fois qu'on a une télé, pas question qu'un voleur la prenne !

– Tu crois qu'elle marce toujours ? a zozoté Jean-E.

– On n'a qu'à l'allumer pour vérifier, a proposé Jean-D.

– D'accord, a dit Jean-A. Mais juste pour vérifier.

On chuchotait pour ne pas réveiller

papa et maman. On s'est assis tous en rond sur le tapis du salon, autour du poste qui marchait dans l'obscurité et jetait de drôles de lueurs sur les murs.

– Un western, a murmuré Jean-A. avec un frisson de plaisir. J'adore !

Le film avait dû commencer depuis longtemps. Il y avait des Indiens qui attaquaient une diligence, des bagarres dans un saloon, des poursuites à cheval, alors on a laissé la télé allumée, juste pour vérifier qu'on avait bien vérifié.

De toute façon, comme on avait coupé le son, ce n'est pas comme si on avait vraiment regardé la télé en cachette.

On était bien, tous les six, dans le salon silencieux. Sur mes genoux, Jean-F. suçait son pouce, Jean-E. serrait dans

ses bras son bocal de poissons rouges et même Batman, sur l'épaule de Jean-C., fixait l'écran comme s'il avait été hypnotisé par un serpent.

– J'ai trouvé des provisions, les gars, a dit Jean-A.

– Chouette ! a dit Jean-D. Des cacahuètes et de la mousse au chocolat !

– On va se faire un plateau télé, j'ai proposé en rapportant un reste de limonade et des gobelets en carton.

– J'ai des réglisses, a dit Jean-C en tirant un paquet de la poche de son pyjama. Je les gardais pour une grande occasion.

– Aboule ! a lancé Jean-A. Tu parles d'une occasion !

– Personne ne veut de la soupe froide de poissons rouges ? a demandé Jean-D. Même pas une petite louchette ?

Et on s'est tous mis à rigoler comme des bananes tandis que les cow-boys se canardaient sur l'écran à coups de revolver et de carabine à répétition.

– À propos, a dit Jean-A. Bonne fête les Jean ! Même si on doit tous être expédiés aux scouts marins, c'est la meilleure Saint-Jean de toute ma vie !

– Et nous donc ! on a fait tous en chœur. Bonne fête, les gars !



Jean-Philippe Arrou-Vignod

L'auteur

Jean-Philippe Arrou-Vignod est né le 18 septembre 1958 à Bordeaux. Il a vécu successivement à Cherbourg, Toulon et Antibes, avant de se fixer en région parisienne. Après des études à l'École normale supérieure et une agrégation de lettres, il a été professeur de français en collège. Boulimique de lecture durant toute son enfance, il s'essaie très tôt à l'écriture et publie son premier roman en 1984 chez Gallimard.

Lorsqu'il écrit pour les enfants, il se fie à ses souvenirs, avec le souci constant d'offrir à ses lecteurs des livres qu'il aurait aimé lire à leur âge. En 2006, il a créé avec Olivier Tallec les personnages de la série Rita et Machin, aux Éditions Gallimard Jeunesse.

Dominique Corbasson

L'illustratrice

Dominique Corbasson a fait des études de dessin aux Arts appliqués. Elle est devenue styliste puis, de la mode, elle est passée à l'illustration. Depuis plusieurs années, elle dessine pour la presse féminine, la publicité, les livres d'enfants... en France et au Japon. Dominique Corbasson est mère de trois enfants.

La famille des Jean-Quelque-Chose

3. La Soupe de poissons rouges

Jean-A., Jean-B., Jean-C., Jean-D., Jean-E., Jean-F. et leurs parents ont déménagé. Mais entre un coq de combat, une voisine sourde comme un pot, une carabine à patate, les premières boums et les bagarres avec la bande des Castors, leur nouvelle vie à Toulon est loin d'être de tout repos... Heureusement que papa sait tout faire de

ses dix doigts et que maman est très organisée !

Après *L'Omelette au sucre* et *Le Camembert volant*, retrouvez la **joyeuse tribu** des six Jean-Quelque-Chose pour une **rentrée mouvementée**... Un délice de **drôlerie** !



Découvrez toute la collection en
version numérique [ici](#)

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston-Gallimard

75238 Paris Cedex 07

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour le texte et les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Couverture : Illustrations de Dominique Corbasson

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Avec le soutien du



[Centre national du livre](http://www.cnl.fr)

Cette édition électronique du livre
La soupe de poissons rouges de
Jean-Philippe Arrou-Vignod
a été réalisée le 21 octobre 2013 par
les [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du
même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2007
par la Société Nouvelle Firmin-
Didot
(ISBN : 9782070611317 - Numéro
d'édition : 147917)

Code Sodis : N60414

ISBN : 9782075037327 Numéro
d'édition : 261917.